THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Carnegie Corporation Grant

for

French Canadian Studies

15—

Antmann 5/3/58

front.

MÉLANGES

TROIS CONFÉRENCES

I —De Montréal à Victoria

II —Le Journal : Son origine et son histoire

III—Anita : Souvenirs d'un contre-guérillas

PAR

H. BEAUGRAND

MONTRÉAL
1888

DE

MONTREAL A VICTORIA

PAR LE

TRANSCONTINENTAL CANADIEN

CONFERENCE

FAITE DEVANT LA

CHAMBRE DE COMMERCE DU DISTRICT DE MONTREAL

LE 23 MARS 1887.

SUR LA RIVIÈRE DES ARCS.—PRÈS DES MONTAGNES ROCHEUSES

DE MONTREAL A VICTORIA

—PAR LE—

PACIFIQUE CANADIEN.

Mon intention n'est pas de discuter ici la construction du chemin de fer du Pacifique Canadien qui est aujourd'hui un fait accompli. La question a été traitée, dans le temps, par la presse des deux partis politiques, et nous n'avons plus maintenant qu'à nous occuper du présent et de l'avenir d'une entreprise que tout le monde s'accorde à considérer comme ayant un caractère national.

Je désire tout simplement raconter ce que j'ai vu, et constater les impressions qui me sont restées d'un voyage de trois semaines entre Montréal et Victoria, en m'arrêtant à Winnipeg, Banff, Donald, Port-Moody, New Westminster et Vancouver.

Je n'ai pas non plus l'intention de répéter ici des chiffres et des statistiques que le public a pu voir dans les journaux, ou rencontrer en parcourant les documents parlementaires ; ou bien encore en se renseignant aux bulletins officiels que la compagnie du Pacifique publie périodiquement pour l'usage des voyageurs, des négociants et des fabricants qui s'intéressent au mouvement des trains et au tarif pour le transport des marchandises.

Je suis heureux de pouvoir commencer par dire que je reviens de l'Ouest, avec des idées nouvelles sur le pays que j'ai visité, avec une certitude absolue sur certaines possibilités commerciales dont j'avais jusque là douté, et avec un regain de patriotisme qui me pousse à exprimer la confiance la plus absolue dans l'avenir politique et dans la prospérité nationale du Canada notre patrie commune.

La construction du chemin de fer du Pacifique a été un tour de force, et j'avoue sincèrement qu'aujourd'hui, à tous les points de vue, je suis agréablement étonné des résultats obtenus.

J'ai la prétention de ne pas être, comme les Bourbons de la Restauration, un de ceux qui s'enorgueillissent de ne rien oublier et de ne

rien apprendre. Tout en me rappelant que le parti auquel je suis lié par l'allégéance de toute ma vie politique, s'est opposé énergiquement à certaines conditions financières et à certaines concessions de terrains que nous considérions comme exagérées, cela ne m'empêche pas de pouvoir apprécier la situation actuelle au point de vue des intérêts généraux du pays.

Je n'ai aucune objection à avouer, pendant que je me trouve sur le terrain des aveux, que pendant de longues années, j'ai envié l'énergie industrielle, l'intelligence commerciale et la politique large et humanitaire de nos voisins de la république américaine. Je ne croyais pas que nous fussions de force à lutter avec eux sur le terrain de la colonisation et du développement des pays nouveaux. L'expérience des dernières années et mon voyage à travers le continent canadien m'ont prouvé le contraire, et c'est pourquoi je répête que je reviens de l'Ouest avec une confiance patriotique que j'étais loin de posséder auparavant.

Laissant de côté la question politique en tant qu'elle touche à la construction du transcontinental canadien, il ne doit pas se trouver un seul homme, dans le pays, qui ne soit prêt

à rendre un juste tribut d'admiration à l'intelligence financière, à l'énergie, à la largeur de vues, à l'administration prudente, au dévouement continuel et par dessus tout, aux sentiments patriotiques de Sir George Stephen et de ses collègues Sir Donald Smith et Messieurs R. B. Angus, Duncan MacIntyre et W. C. Van Horne.

Comme Canadien, je suis fier d'avoir l'honneur de me compter au nombre de leurs compatriotes, et les Etats-Unis n'ont jamais produit d'hommes qui leurs soient supérieurs dans l'exécution d'une entreprise aussi gigantesque que l'a été, que l'est encore et que le sera dans l'avenir, au point de vue commercial, le le transcontimental canadien.

L'histoire de la lenteur et des difficultés de la construction du *Union Pacific*, du *Northern Pacific* et du *Southern Pacific*, est là pour prouver ce que j'avance à ce sujet ; et le seul fait d'avoir devancé de cinq ans — de 1886 à 1891 — les obligations du contrat pour la construction de notre grande ligne du Pacifique Canadien, est suffisant en lui-même pour nous permettre d'être fiers des résultats obtenus chez nous.

Une des grandes difficultés — probable-

ment la plus sérieuse — que nous avions à vaincre se rattachait aux conditions climatériques du Nord-Ouest Canadien et des chaînes de montagnes qui traversent la Colombie Britannique. On craignait assez naturellement que l'abondance des neiges au nord du lac Supérieur, et que les avalanches dans les Montagnes Rocheuses et dans la chaîne des Selkirk, ne rendissent sinon impossible, du moins excessivement difficile et irrégulière, la circulation des trains, pendant l'hiver.

L'expérience vient de prouver que nous sommes mieux situés que nos voisins les Américains, sous ce rapport ; car pendant que les trains du *Northern* et du *Union Pacific* ont subi des retards considérables depuis un mois, pas un seul convoi du Pacifique Canadien n a été retardé par les neiges dans les régions que que l'on était porté à considérer avec une certaine appréhension. Les trains partent et arrivent à destination avec une régularité vraiment étonnante, lorsque l'on considère qu'il y a à peine 6 mois — le 28 juin dernier — que le premier convoi est parti de Montréal pour accomplir ce trajet merveilleux de 3,000 milles à travers le continent Canadien. J'ai eu l'honneur, comme maire de Montréal, de don-

ner le signal du départ de ce premier convoi, au bruit d'une salve d'artillerie et aux acclamations d'une foule enthousiaste. C'est pour moi un évenement que je n'oublierai jamais.

Je parle d'ailleurs avec connaissance de cause, puisque je viens de traverser le continent — aller et retour — et je suis heureux d'avoir fait le voyage en hiver, pendant l'époque des neiges, afin que mon témoignage puisse au moins servir à prouver la fausseté des exagérations craintives du passé, et la possibilité d'un service régulier dans l'avenir. Il y a un an, à pareille époque, je me suis trouvé arrêté pendant 48 heures, par les neiges, dans la gorge de Raton, au Nouveau Mexique, sur la ligne du Atchison, Topeka et Santa Fe, plus de 1200 milles au sud de Winnipeg et de Montréal ; et cette année j'ai fait le voyage — près de 6,000 milles — sans avoir été retardé un seul instant par les neiges.

Et mon expérience n'est que le corollaire du fait que le Pacifique Canadien aura moins à souffrir des neiges et des avalanches que les routes transcontinentales américaines.

L'entreprise peut donc être considérée aujourd'hui comme un succès indiscutable au point de vue matériel et il nous reste à étu-

dier et à apprécier son immence valeur au point de vue des intérêts agricoles, industriels et commerciaux du Canada, et de ses relations internationales avec l'Europe, l'Asie et l'Océanie.

Je n'ai pas l'intention de parler ici longuement du Manitoba et des immenses prairies du Nord Ouest. C'est un sujet familier à tous ceux qui ont suivi, depuis quelques années, le développement de Winnipeg, de Brandon, de Regina et de Calgary et des pays qui leur sont tributaires au double point de vue de l'agriculture et du commerce.

Ces vastes prairies que l'on regardait encore tout récemment comme inhabitables et improductives, sont aujourd'hui considérées comme les terres les plus riches et les plus fertiles de l'Amérique du Nord. Il ne leur manquait que les facilités des communications avec l'Est et avec l'Ouest, pour développer leurs ressources inépuisables, et la construction du chemin de fer du Pacifique leur a donné tout cela.

Les contrées situées au nord du Lac Supérieur sont encore peu connues, mais la découverte d'immenses gisements de cuivre, à Sudbury, et la grande abondance des bois de construction, ont déjà produit un mouvement

commercial assez accentué pour faire prévoir que les prédictions pessimistes des dernières années ne seront pas réalisées. On réussira évidemment à tirer partie des avantages déjà connus, et les directeurs du Pacifique ne sont pas hommes à ne pas profiter de tout ce qui se trouvera à leur portée, pour développer les ressources d'un pays qui leur est tributaire et qui peut leur apporter des bénéfices importants dans l'avenir.

La comparaison que j'ai déjà faite au point de vue climatérique entre les pays traversés par le Pacifique Canadien et le *Southern Pacific*, peut d'ailleurs s'appliquer plus avantageusement encore au point de vue des ressources agricoles et commerciales de ces contrées. Une grande partie du Kansas, du Colorado, du Nouveau Mexique et de l'Arizona se compose de plaines sablonneuses et de déserts inhabitables ; et si en plusieurs endroits on réussit à faire prospérer l'élevage des bestiaux, il n'en est pas moins vrai que la plus grande partie des pays traversés par le *Southern Pacific* est absolument improductive en dehors de ses ressources minérales.

La même comparaison peut se faire avantageusement pour le Pacifique Canadien, avec

les autres lignes transcontinentales américaines, et tous ceux qui, comme moi, ont eu l'occasion de traverser le continent par les lignes américaines, peuvent rendre un témoignage positif en faveur de l'aspect général de nos différentes provinces au point de vue agricole, du développement de nos ressources minérales, du commerce des bois et des inépuisables pêcheries de nos côtes du Pacifique.

Prenant Montréal et ses intérêts généraux comme point de départ, je ne crois pas qu'il me soit nécessaire d'en dire bien long pour expliquer les avantages que notre ville a déjà obtenus de la construction du Pacifique. Sa position géographique à la tête de la navigation océanique indiquait tout naturellement Montréal comme terminus d'une ligne transcontinentale canadienne ; et les magnifiques réseaux de chemins de fer qui nous entourent pour converger ici, nous apportent déjà un tribut continuel qui va s'augmenter de tout le commerce du Nord Ouest. J'aurai occasion de dire un mot, plus loin, des avantages que nous devrons obtenir lorsque le chemin de fer du Pacifique aura terminé ses connexions de l'Atlantique et du Pacifique. Le gouvernement impérial a déjà compris les avantages qu'il

peut tirer au double point de vue commercial et stratégique, d'une voie transcontinentale canadienne, et chacun sait que le cabinet de St. James s'est déjà activement occupé de la question. Montréal devra donc en considération de son commerce intérieur et extérieur, profiter plus que toute autre ville de la Puissance, de la construction du Pacifique Canadien.

Chacun sait aussi que le Grand Tronc et le Pacifique, l'un par ses connexions américaines déjà établies et l'autre par la construction de la voie du Sault Ste. Marie, nous apporteront une large part du commerce d'exportation de l'Ouest américain.

Nous avons donc, au point de vue local, toutes raisons d'être satisfaits de ce qui a déjà été fait et de ce que nous promet l'avenir, et il ne saurait y avoir qu'une opinion à ce sujet.

En compagnie de M. Olds, directeur du trafic du Pacifique, de M. l'échevin Rainville, de M. David, D. Sidey, et de M. William Stevens, j'ai quitté Montréal pour Victoria, mercredi soir le 1er Décembre, par une tempête de neige, pour m'éveiller le lendemain à Pembroke avec une température de 10 dégrés au dessous de zéro. Nous allions, dès le début

du voyage, avoir à combattre les deux ennemis les plus formidables de la circulation régulière des convois dans le pays situé au nord du Lac Supérieur. Qu'il me suffise de vous dire que nous arrivâmes à Winnipeg avec deux heures de retard et que ce retard avait eu lieu, dès notre départ, entre Montréal et Ottawa.

Nous avions donc parcouru une distance de 1424 milles, avec un froid variant entre 10 et 35 dégrés au dessous de zéro, ayant enduré une tempête de neige et arrivant, en dépit de tont cela, à deux heures près de l'heure régulière établie par les indicateurs.

Tous ceux qui ont fait de longs voyages sur les lignes américaines comprendront ce qu'il y a de vraiment merveilleux dans l'accomplissement d'un aussi long trajet dans de telle conditions de régularité, et ayant à lutter avec de telles influences climatériques.

Arrivés à Winnipeg à 11 heures du matin, nous en repartions une demi-heure plus tard, nous réservant de nous y arrêter en revenant de Victoria.

Brandon, Broadview, Régina, Moose Jaw, Swift Current, Medecine-Hat, Calgary sont les points principaux qui attirent l'attention

du voyageur et qui sont devenus en quelques années les centres des immenses districts agricoles des prairies canadiennes. A une centaine de milles au sud ouest de Dunmore se trouvent situées les fameuses mines de charbon de Leithbridge. Ces mines sont reliées au chemin du Pacifique par un chemin de fer à voie étroite et sont actuellement en exploitation. Il y a aussi près de Banff, de nouvelles mines de charbon anthracite ; ce qui rémédie pour le moment au manque de bois de chauffage dans les 900 milles de prairie qui séparent Winnipeg de Canmore.

Il est important de faire remarquer ici l'énorme différence qui caractérise nos prairies canadiennes des plaines des Etats de l'Ouest traversées par les lignes américaines. Partout dans les Etats de l'Ouest, comme je l'ai déjà dit, on rencontre de véritables déserts de sable incultivables et improductifs ou le thermomètre pendant la saison des chaleurs atteint des hauteurs inconnues chez nous. Et ces plaines sablonneuses s'étendent parfois avec une monotonie désespérante pendant des centaines de milles dans l'Utah, le Wyoming, le Nevada et au sud dans le Colorado, une partie du Kansas, l'Arizona et le Nouveau Mexique.

Nos prairies, au contraire, sont partout d'une fertilité extraordinaire, soit pour la culture des blés et autres céréales, soit pour l'élevage des bestiaux. La superficie des terres arables est immense et partout, sur le parcours du Pacifique, on trouve les preuves d'une végétation abondante. L'eau qui manque presque absolument dans les déserts américains est ici à la portée des cultivateurs et des éleveurs ; soit dans les lacs ou dans les nombreuses rivières et coulées qui sillonnent la prairie, soit en creusant des puits d'une profondeur relativement insignifiante. Et ceci est tellement évident, que les grands éleveurs américains sont en train d'essayer à affermer d'immenses espaces de terrain pour y transporter leurs troupeaux et les engraisser et les préparer pour l'exportation.

Mais je reviens à mon voyage et à mon expérience personnelle.

Notre destination première, en partant de Montréal, était la fameuse vallée de Banff, située à l'entrée des gorges des Montagnes Rocheuses. On m'avait dit merveille de cet endroit encore inconnu du public voyageur, mais certainement destiné à obtenir une réputation universelle dans un avenir prochain.

Par sa situation pittoresque au fond d'une gorge entourée de montagnes superbes, et par ses fameuses sources d'eaux sulfureuses qui sortent de terre à une température de 120 dégrés de chaleur (Farenheit), Banff sera bientôt pour le Canada ce que sont aujourd'hui les célèbres sources chaudes de l'Arkansas pour les Etats Unis.

Les médecins attribuent à ces sources des qualités curatives qui ne manqueront pas d'y attirer les malades et les invalides de tous les pays. Les paysages magnifiques qui se rencontrent à chaque pas, le gibier qui abonde dans les montagnes environnantes et les eaux poissonneuses de la rivière des Arcs — *Bow-River* — en feront un lieu favori pour le sportman, l'artiste et l'amateur de la grande nature.

Le gouvernement a déjà construit des routes superbes qui conduisent de la gare de Banff jusqu'à l'endroit où les eaux s'échappent, dans un atmosphère de souffre, du flanc escarpé d'une montagne boisée de pins touffus et d'épinettes sombres.

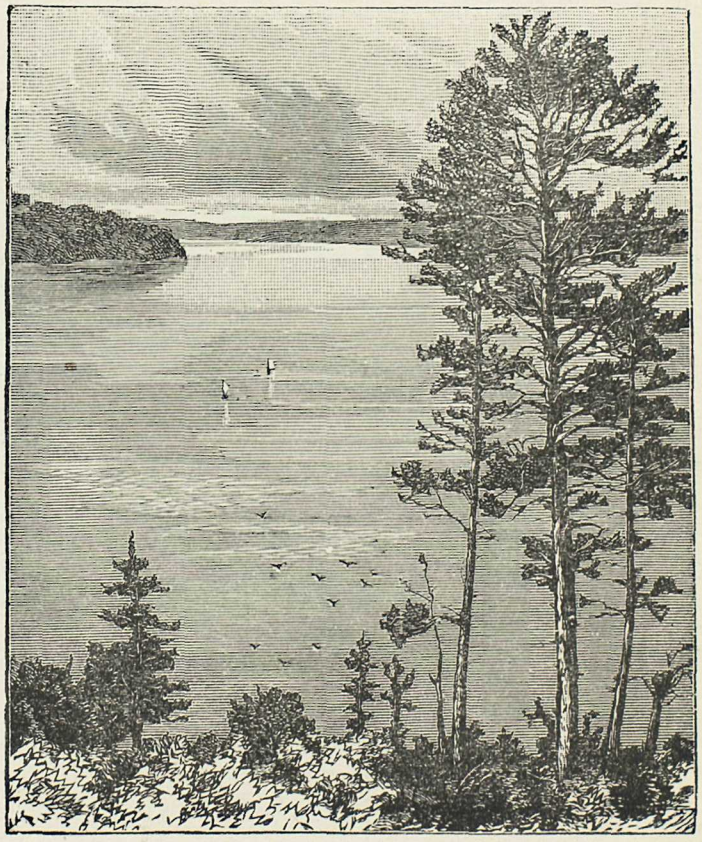
La compagnie du Pacifique est en train de construire un grand hôtel, au fond de la vallée, sur les bords de la rivière des Arcs, au pied d'une cascade mugissante. Un poète n'aurait

jamais rêvé de site plus enchanteur. La nature a tout fait pour Banff au point de vue du paysage et l'entreprise moderne n'a plus qu'à y ajouter le confort et le luxe nécessaires de la vie d'aujourd'hui, pour en faire un endroit qui rivalisera avant longtemps avec les villes d'eaux les plus célèbres de l'Europe et de l'Amérique. Facile d'accès par le chemin de fer pour les habitants des côtes de l'Atlantique et du Pacifique, et située à proximité des centres commerciaux de la grande prairie voisine, la ville naissante offre déjà les avantages remarquables de la vie à bon marché. Je crois réellement que les premières nécessités de la nourriture quotidienne, la viande, le pain et les légumes peuvent s'acheter à des prix qui pourraient être avantageusement comparés à ceux des marchés de Toronto et de Montréal; et la mise en culture de terrains propres au défrichement ne pourra qu'améliorer la situation. Deux ou trois hôtels temporaires ont été construits à proximité des sources et des médecins se tiennent sur les lieux pour le service des malades qui sont déjà très nombreux. Un artiste écossais, M. Aitken a visité Banff, l'été dernier, et a esquissé des scènes que l'on dit d'une beauté ravisante. Je

n'en doute aucunement, si l'artiste a pu réussir à saisir un de ces merveilleux levers de soleil dont j'ai été témoin pendant mon court séjour en cet endroit.

La gare est située tout au fond de la vallée dans un recoin obscur, et en décembre, le soleil ne se lève que sur les neuf heures du matin. Il est dix heures avant que ses rayons vivifiants aient pu pénétrer jusqu'à nous à travers les arbres touffus. Il fait encore sombre dans les grands pins qui abritent les quelques maisons primitives du village naissant, quand tout à coup et comme par enchantement, sans la transition ordinaire de l'aurore de nos longitudes, les pics environnants s'embrasent et les crêtes couvertes de neiges éternelles scintillent en s'allumant tour à tour aux rayons tardifs du soleil d'hiver. Cela nous rappelle vaguement les grands lustres que l'on allume, les uns après les autres, dans les nefs sombres des cathédrales, aux cérémonies nocturnes de la Pâque chrétienne. Le soleil descend lentement des montagnes, éclairant les touffes sombres des cèdres trapus et des sapins rabougris, cristallisant plus loin les eaux d'un torrent qui bondit de rocher en rocher pour se perdre dans les sinuosités d'un ravin, dorant deci delà

SCÈNE DE CHASSE SUR LA RIVIÈRE SOURIS



LE LAC DES BOIS

les flancs marbrés de granit multicolore d'un précipice vertigineux, et descendant enfin jusque dans la vallée pour éclairer dans toute sa splendeur ce décor d'un ensemble merveilleusement pittoresque et grandiose. Il faut assister à tous ces changements à vue et s'extasier devant ces éblouissantes féeries, pour s'en faire une idée à peu près juste mais qu'il me serait impossible de rendre ici par des paroles ou des phrases.

Les artistes de l'avenir ont là un champ vaste à cultiver, mais qui demande des génies de premier ordre pour donner à ces paysages fantastiques toute l'originalité de leur beauté primitive.

Qu'on n'aille pas croire que je m'enthousiasme à faux et que ce soit le rêve d'un cerveau exalté que je vous raconte là. Demandez à M. l'échevin Rainville qui passe pour n'avoir ni l'enthousiasme facile, ni la description exagérée, et il vous en dira des nouvelles.

Pendant notre séjour à Banff, nous avons visité le camp d'une tribu errante d'Indiens Assiniboines qui avaient dressé leurs tentes à quelques cents mètres de la gare. Les hommes faisaient la chasse aux ours, aux chevreuils, aux chèvres et aux moutons sauvages qui abon-

dent dans les montagnes et les femmes, tout en s'occupant des devoirs domestiques, préparaient les peaux d'ours et de chevreuil selon les procédés les plus primitifs. On nous a dit beaucoup de bien de ces indiens qui sont honnêtes, travailleurs et paisibles, ce que l'on ne saurait dire de tous les sauvages du Nord-Ouest. Un cadeau de quelques livres de tabac au vieux chef qui était le seul homme présent au camp, lors de notre visite, nous mit immédiatement dans ses bonnes grâces et il nous fit lui-même les honneurs de tous les wigwams de la tribu. Bien que la neige couvrit le sol et qu'il fit une température plutôt froide que tropicale, les enfants couverts de quelques haillons galopaient pieds nus à travers les arbres, pendant que les mères accroupies auprès des feux, nous examinaient d'un air indifférent. J'achetai pour une bagatelle une superbe tête de bélier sauvage ornée de cornes d'un grandeur énorme. On dit que ces animaux sont d'une agilité prodigieuse et qu'ils bondissent de rocher en rocher, lorsqu'ils sont poursuivis, et se laissent parfois cheoir de grandes hauteurs sur leurs cornes qui les protègent contre une mort certaine. C'est là un racontar de chasseur que je vous

donne pour ce qu'il peut valoir, car je n'ai jamais été moi-même témoin d'une chose semblable.

Après avoir passé cinq jours à Banff et exploré les environs dans tout ce qu'ils avaient de pittoresque, nous partîmes un vendredi midi, par train spécial, afin de pouvoir admirer de jour les passes où nous allions nous engager pour traverser la chaine des Montagnes Rocheuses. Une distance de 97 milles sépare Banff de Donald où nous allions nous arrêter pour passer la nuit, pour continuer le lendemain matin, de jour, notre trajet à travers la vallée de la rivière Columbia et les passes encore plus difficiles des Montagnes de Selkirk.

Immédiatement après avoir quitté Banff, la voie s'engage dans les sinuosités apparemment inextricables de gorges et de précipices qui suivent le cours de la rivière des Arcs que nous traversons et retraversons à maintes reprises. Nous montons en suivant une pente plus ou moins rapide selon les nécessités du terrain. Deux puissantes locomotives nous traînent lentement en faisant entendre régulièrement leurs râlements cadencés qui nous font comprendre la puissance énorme de trac-

tion qui leur est nécessaire pour surmonter les difficultés qui se dressent à chaque détour. Grimpés parfois sur les chevalets et sur les tréteaux entrelacés d'un viaduc vertigineux jeté sur un torrent qui mugit à trois cents pieds au-dessous du train ; suspendus au flanc d'une montagne et surplombés par des rochers qui nous menacent de leurs proportions énormes et fantastiques ; suivant ensuite au fond d'un vallon les eaux tranquilles de la rivière qui paraît se reposer pour un moment, dans le calme et le silence d'un paysage agreste, pour reprendre ensuite son cours tumultueux à travers les rochers et les précipices, nous croyons rêver les yeux ouverts. Nous revoyons dans leur fantastique réalité ces paysages que Doré se plaisait parfois à inventer et que sa prodigieuse imagination avait découverts sans que ses yeux les eussent jamais contemplés. Les forêts de pins et d'épinettes couvrent partout les flancs des montagnes, et l'on aperçoit de temps en temps des éclaircies qui partant des sommets, descendent à pic et en droite ligne jusqu'au fond de la vallée. Ce sont les routes que les avalanches ont tracées en balayant tout devant leurs descentes terribles et destructives. Des deux

côtés de la voie se dressent des pics innombrables qui prennent parfois les apparences les plus diverses ; de vieux châteaux moyen-âge perchés comme des repaires d'aigle sur des hauteurs inaccessibles ; des rocs aux proportions régulières comme les pyramides d'Egypte ; des obélisques de granit multicolore ; des escaliers de géants taillés par la nature.

Tout cela en vue du voyageur qui, tranquillement assis dans le fauteuil de son *parlor car*, se demande ce qu'il a fallu d'énergie, d'intelligence et de persévérance pour vaincre tous les obstacles que la nature avait placés sur cette voie du Pacifique qui relie aujourd'hui les deux océans.

Nous montons toujours lentement en traversant tunnels, *snow-sheds*, ponts et viaducs de toutes formes et de toutes grandeurs. Nous passons Castle Mountain, Silver City, Elden, Laggan, Stephen, Hector et Field où nous nous arrêtons quelques instants pour vider une coupe de champagne à la santé du président du Pacifique, Sir George Stephen, en l'honneur de qui on a nommé le point culminant des Montagnes Rocheuses : le Mont Stephen. Field est situé directement au pied de ce pic célèbre qui domine les

montagnes environnantes de sa crête toujours couverte de neiges. C'est un des endroits les plus pittoresques de la route et la compagnie y a construit un hôtel aussi élégamment meublé à l'intérieur que ses proportions extérieures sont coquettes et bien adaptées au cadre grandiose du paysage qui l'entoure. Nous sommes ici au sommet des Montagnes Rocheuses et nous remarquons que les eaux de la rivière aux Ours — *Bear Creek* — coulent maintenant vers l'ouest pour aller se jeter dans la rivière Columbia qui égoutte le bassin formé entre la chaîne des Rocheuses et des Selkirk pour aller se jeter plus au sud dans l'océan Pacifique, en traversant le territoire de Washington.

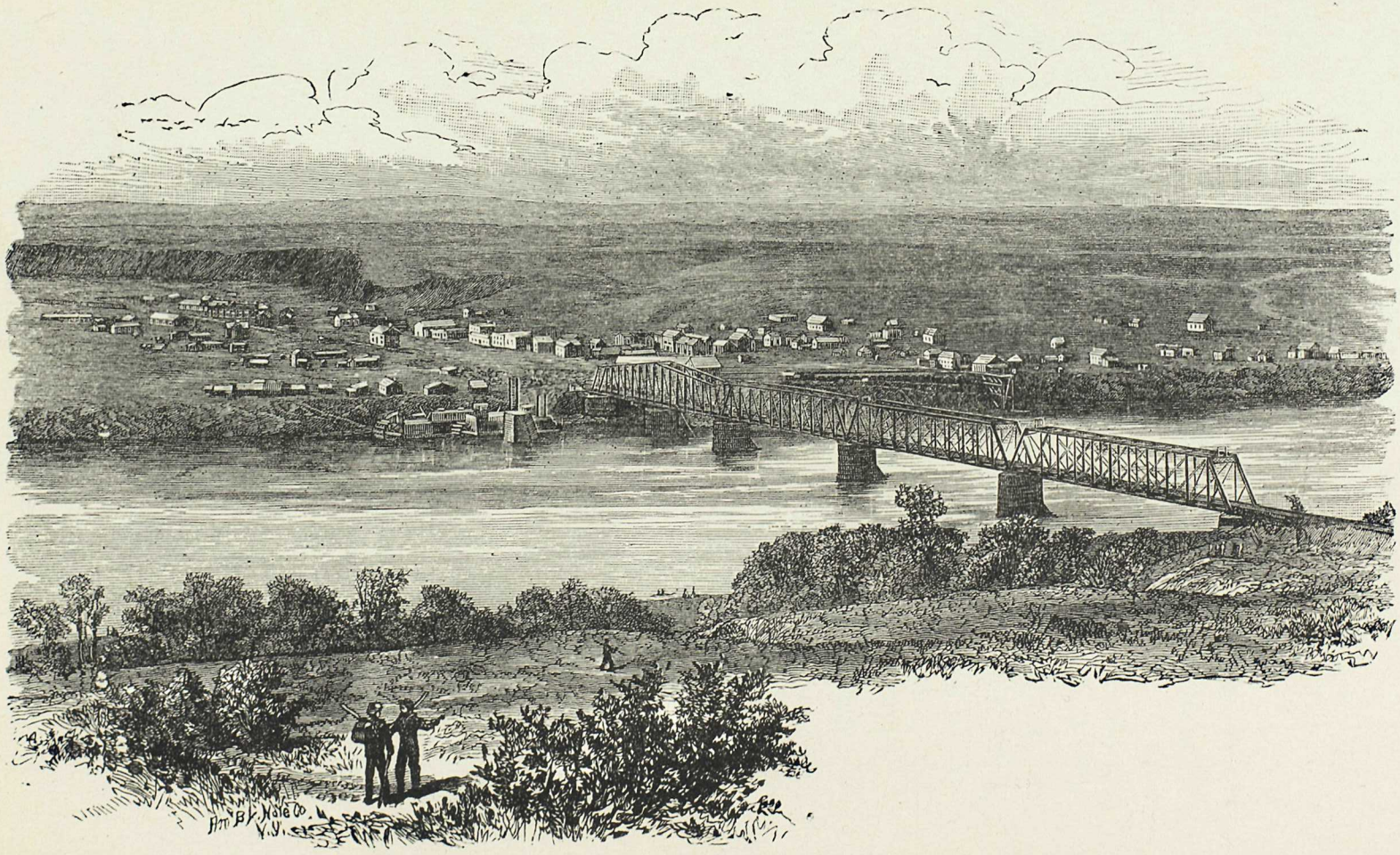
La descente se fait dans les mêmes conditions de sécurité et avec la même variété de paysage. C'est un véritable panorama. L'obscurité qui arrive brusquement, sans crépuscule, dans les vallées profondes que nous traversons, nous surprend avant d'arriver à Donald où nous allons passer la nuit, pour recommencer le lendemain matin l'ascension de la chaîne des Montagnes Selkirk. Donald est un centre important qui a tiré ses ressources, jusqu'aujourd'hui, des immenses travaux

de construction qu'à nécessités le passage de la voie ferrée à travers les Montagnes voisines. La vallée de la Columbia que l'on dit fertile et propre à la culture lui paiera son tribut de commerce, dès que les colons s'y seront portés en assez grand nombre pour en développer les ressources agricoles. Le lendemain, à 9 heures, après avoir visité la ville naissante, nous remontons en wagon pour recommencer à grimper de nouvelles Montagnes, et à admirer de nouveaux sites. Nous suivons encore le cours de la petite rivière aux Castors qui serpente au fond des ravins et qui court de l'ouest à l'est pour se jeter dans la Columbia.

Nous passons, sans nous arrêter, Beaver, *Six mile Creek*, Bear Creek, Roger's Pass et nous arrivons à *Glacier Hotel* où le train fait un arrêt de 20 minutes pour permettre aux voyageurs de prendre le dîner. Disons ici, en passant, que le service des repas, soit dans les wagons-restaurants, soit dans les hôtels et dans les restaurants est fait avec une perfection merveilleuse sur tout le parcours du chemin de fer du Pacifique. On dîne partout aussi bien qu'on le pourrait faire à Montréal ou à Toronto.

Les wagons-dortoirs sont d'un luxe éblouissant et les wagons de première et de deuxième classe sont tout ce que l'on peut désirer de confortable. Les wagons de deuxième classe sont équipés et construits de manière à permettre aux voyageurs de se reposer pendant la nuit. Nous descendons un instant à Glacier pour visiter l'hôtel et le restaurant et nous reprenons cette fois la descente des Selkirk pour n'atteindre le niveau de l'océan Pacifique qu'à *Port Moody*.

J'avais oublié de dire que nous avions passé le point culminant des Selkirk à *Six Mile Creek*. Nous allions maintenant parcourir l'endroit où les ingénieurs ont eu les plus grandes difficultés à vaincre. Il s'agissait de faire une descente de 600 pieds sur un parcours de 2½ milles. Par une série de détours, de retours et de zigzags, par un système de viaducs et de pentes adoucies, cotoyant le flanc de la montagne, nous allongeons la distance jusqu'à 6½ milles pour arriver à *Ross Peak*, 600 pieds plus bas. Sur tout le parcours de ces 6½ milles, on peut apercevoir la voie soit directement au dessus, soit directement au dessous du train, se croisant et s'entrecroisant dans un dédale merveilleux à contempler,



MEDECINE-HAT, SUR LA SASKATCHEWAN

mais difficile à réaliser pour un homme qui n'est pas ingénieur. Dans un endroit particulier, la voie, en se repliant sur elle-même, n'est séparée que par une distance horizontale de 130 pieds tandis que la différence du niveau est de 120 pieds de hauteur. Il faut voir et examiner de près, dans ses détails, ce tour de force de construction, pour pouvoir s'en former une idée à peu près correcte.

Nous remarquons encore et pour la dernière fois, que les eaux des torrents et des rivières coulent vers le Pacifique et nous commençons à suivre dans tous ses caprices, le cours de la rivière Illecillewait. C'est un nom baroque mais harmonieux, emprunté à une langue indienne. Nous arrivons à *Albert Canyon* que je considère comme un des endroits les plus remarquables de la route. La rivière Illecillewait coule ici au fond d'un ravin taillé dans le roc vif à une profondeur de 160 à 200 pieds. Il paraît impossible que l'eau ait pu se creuser un lit dans un tel endroit et l'opinion des ingénieurs est que la rivière suit ici une fissure produite dans le roc, par un tremblement de terre. Quoiqu'il en soit la scène est superbement imposante. La voie ferrée suit le flanc de la montagne et l'on entend, sans pouvoir

toujours l'apercevoir, le torrent qui gronde dans son lit de granit. Mêlé au bruit du train qui procède avec lenteur, aux sifflets aïgus de la locomotive qui nous guide avec prudence, cela forme une harmonie digne du paysage fantastique qui nous entoure.

Un peu plus loin, à *Eagle Pass* et à *Craigellachie*, nous commençons à cotoyer une série de lacs poissonneux et giboyeux, qui s'étendent jusqu'à *Kamloops*. J'ai oublié de vous dire que depuis Laggan, avant d'arriver au Mont Stephen, nous sommes dans la Colombie Britannique et que le pays que nous traversons est à peu près inculte et n'est habité, en général, que par les employés du chemin de fer. Kamloops est le centre d'un assez vaste pays consacré presqu'entièrement à l'élevage des bestiaux et un peu plus à l'Ouest, on passe *Spence's Bridge* qui a été jusqu'aujourd'hui le centre d'opération des colons de la fertile vallée de la Nicolaï. De Spence's Bridge à Lytton, le pays a le même aspect, mais ici nous prenons la vallée Fraser que nous suivons jusqu'à New Westminster et Port Moody. De North Bend, et de Yale qui se trouve situé à la tête de la navigation, la vallée de la Fraser forme une des parties les

plus attrayantes de la route du Pacifique. Les eaux du fleuve fournissent au commerce d'exportation un saumon de qualité supérieure connu dans le pays sous le nom de saumon de la Fraser. Partout dans la vallée on trouve des cabanes de pêcheurs et des traces d'une colonisation relativement ancienne, lorsque l'on se rappelle que le pays n'est habité et occupé par les blancs que depuis une quarantaine d'années. Yale est une ville d'à peu près 3,000 habitants et forme avec Hope et New Westminster les trois centres les plus considérables de cette partie de la Colombie Britannique située sur la terre ferme. Nous suivons les contours de la rive nord de la *Fraser* tandis que sur la rive opposée l'on aperçoit le chemin de colonisation construit par le gouvernement colombien. Cette route située "amont la côte" comme disent nos amis de Québec, nous apparaît comme un ruban gris sur le flanc verdoyant de la chaîne de montagnes qui suit le fleuve jusqu'à l'océan. J'avoue que pour les habitants de la plaine, ce chemin paraît un peu risqué, soit pour la rencontre de deux voitures allant en direction opposée, soit pour voyager avec sécurité avec un cheval un peu vif. Le temps qui, jusque là, avait été superbe s'était

couvert insensiblement et nous arrivons en gare, à Port Moody, par une pluie battante. Nous apprenons que dans cet endroit favorisé par la nature, il pleut depuis dix-sept jours consécutifs. C'est là leur saison d'hiver et ils ont la pluie pendant que nous avons le givre et la neige. Nous nous embarquons sur un steamer qui doit nous conduire à Victoria en faisant escale à la ville naissante de Vancouver. Port Moody et Vancouver ont combattu devant les tribunaux, depuis quelque temps, pour décider la question du terminus du Pacifique et victoire est restée à Vancouver ; ce dont tout le monde parait enchanté, à l'exception des spéculateurs qui avaient accaparé tous les terrains adjacents à la gare de Port Moody.

Par une pluie battante, nous nous arrêtons pendant une heure à Vancouver où nous sommes reçus avec la plus grande cordialité par les autorités municipales ; mais il nous est impossible de visiter la ville par un pareil temps. Nous remettons à notre retour de Victoria, l'occasion de descendre à terre. Nous suivons le bras de mer qui sépare l'île de Vancouver de la terre ferme et après huit heures de trajet, nous arrivons à Victoria par un temps superbe, vers les 10½ heures du soir. Le

maire, le président de la chambre de commerce et plusieurs autres citoyens influents nous attendaient au quai pour nous souhaiter la bienvenue et pour nous conduire à l'hôtel *Driard*. Cet hôtel, tenu par des français, a la réputation de servir une des meilleures tables d'Amérique et je suis heureux d'ouvrir ici une parenthèse pour lui donner mon témoignage affirmatif, à ce sujet. Je n'ai jamais mieux mangé de ma vie qu'au *Driard* de Victoria et j'exprime ici l'opinion collective de tous mes camarades de voyage. Nous nous éveillons le lendemain, lundi le 13 décembre, avec un temps superbe et la température d'un beau jour de mai, à Montréal. Une heure de promenade, avant déjeuner, nous permet de visiter le port et les endroits les plus intéressants du centre de la ville qui est admirablement située dans l'échancrure d'une baie du détroit de Fuca. C'est ici que pour la première fois, nous trouvons une véritable colonie chinoise formant à peu près le tiers de la population de 12,000 habitants que possède aujourd'hui Victoria. Ces Chinois ont leurs magasins de toutes sortes, leur église et leur théâtre et on les rencontre à chaque pas dans les rues de la capitale colombienne. Ils font de bons

jardiniers, de bons domestiques, de bons pêcheurs et ils sont aussi employés en grand nombre, comme terrassiers et hommes de peine, par le chemin de fer du Pacifique.

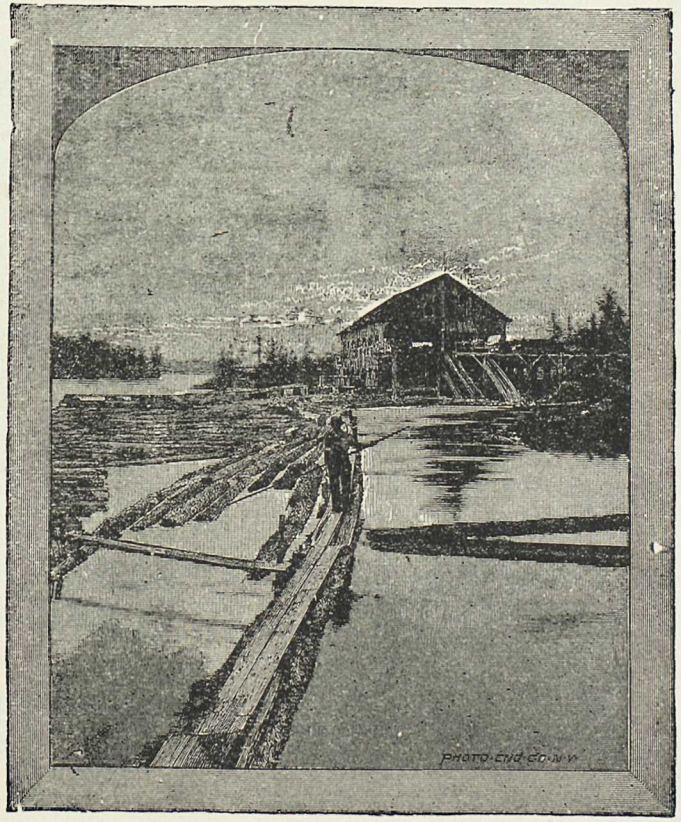
Immédiatement après déjeuner, M. le maire Fell, accompagné de deux députés, vient se mettre à notre disposition pour nous faire visiter les édifices publics et pour nous conduire à l'arsenal et au Bassin à sec d'Esquimault. La promenade est tout bonnement délicieuse et les environs de la ville sont charmants. Le port proprement dit, pour les grands navires océaniques, se trouve situé à quelques milles de la ville et offre un hâvre sûr et spacieux. On sait que l'arsenal d'Esquimault est le point de ravitaillement de l'escadre anglaise du Pacifique et l'on trouve toujours à Victoria, un ou plusieurs navires de guerre anglais. La journée se passe à faire quelques visites officielles chez le lieutenant-gouverneur Cornwall, chez le premier ministre M. Smythe, chez M. Higgins, M. P. P., où l'on nous offre un lunch délicieux et où nous admirons les rosiers en fleur s'épanouissant en plein air au soleil de décembre. Le soir, dîner officiel présidé par le maire et discours de circonstance par l'hon. premier ministre Smythe et autres.

Nous ne saurions trop répéter que nous avons été reçus à Victoria avec la plus cordiale courtoisie et que nous avons rencontré partout des hommes animés des meilleurs sentiments envers leurs compatriotes de Montréal et des autres provinces de l'Est. Il était 2 heures du matin lorsque nous dîmes : *adieu* et *au revoir*, à nos vieux amis d'un jour pour commencer notre voyage de retour vers la Province de Québec. Nous arrivions à Vancouver sur les 9 heures du matin et nous profitâmes cette fois du beau temps pour visiter les principaux points d'intérêt du nouveau terminus du Pacifique. Vancouver est admirablement situé dans la baie des Anglais, et en dépit d'un incendie terrible qui l'a réduit en cendres en juin dernier, tout offre aujourd'hui l'aspect de l'énergie, de l'intelligence et de la rapidité d'exécution qui caractérisent les entreprises de la compagnie du Pacifique.

Après avoir été retardés par la brume pendant plus d'une heure, nous descendons à Port Moody vers midi pour apprendre qu'un pont avait été emporté par les eaux d'un torrent grossi par les pluies et que notre wagon spécial, le *Metapedia*, ne pourrait pas partir pour l'Est ce jour-là. Nous profitons de

ce retard pour nous rendre à New-Westminster, qui est une jolie ville de 4,000 habitants, située à 6 milles de Port Moody, sur les bords de la Fraser. Le commerce des bois et les pêcheries de saumon sont les principales industries de cette ville qui est une des plus anciennes de la province. Nos amis de Montréal seront sans doute fort étonnés d'apprendre que la *Royal City lumber and planing Mill Co.* de New-Westminster expédie sur notre marché des bois de cèdre et de pin qui entrent en compétition avec les bois de notre province, et cela malgré l'énorme distance de 3,000 milles qui nous sépare et les frais de transport qui doivent être très élevés. Ce n'est pas là un rêve de l'avenir, c'est un fait déjà accompli et que l'on me pardonne, si j'ouvre ici une autre parenthèse, pour donner quelques détails que l'on connait peu sur les ressources industrielles, agricoles et commerciales de la Colombie Britannique. Avec une superficie de 341,305 milles carrés, une côte bordée de hâvres capables de contenir et de protéger les plus grands navires du monde et s'étendant sur un espace de 600 milles sur l'Océan Pacifique ; avec un climat superbe et relativement tempéré, même dans les contrées

DERNIER CAMP DE SITTING BULL



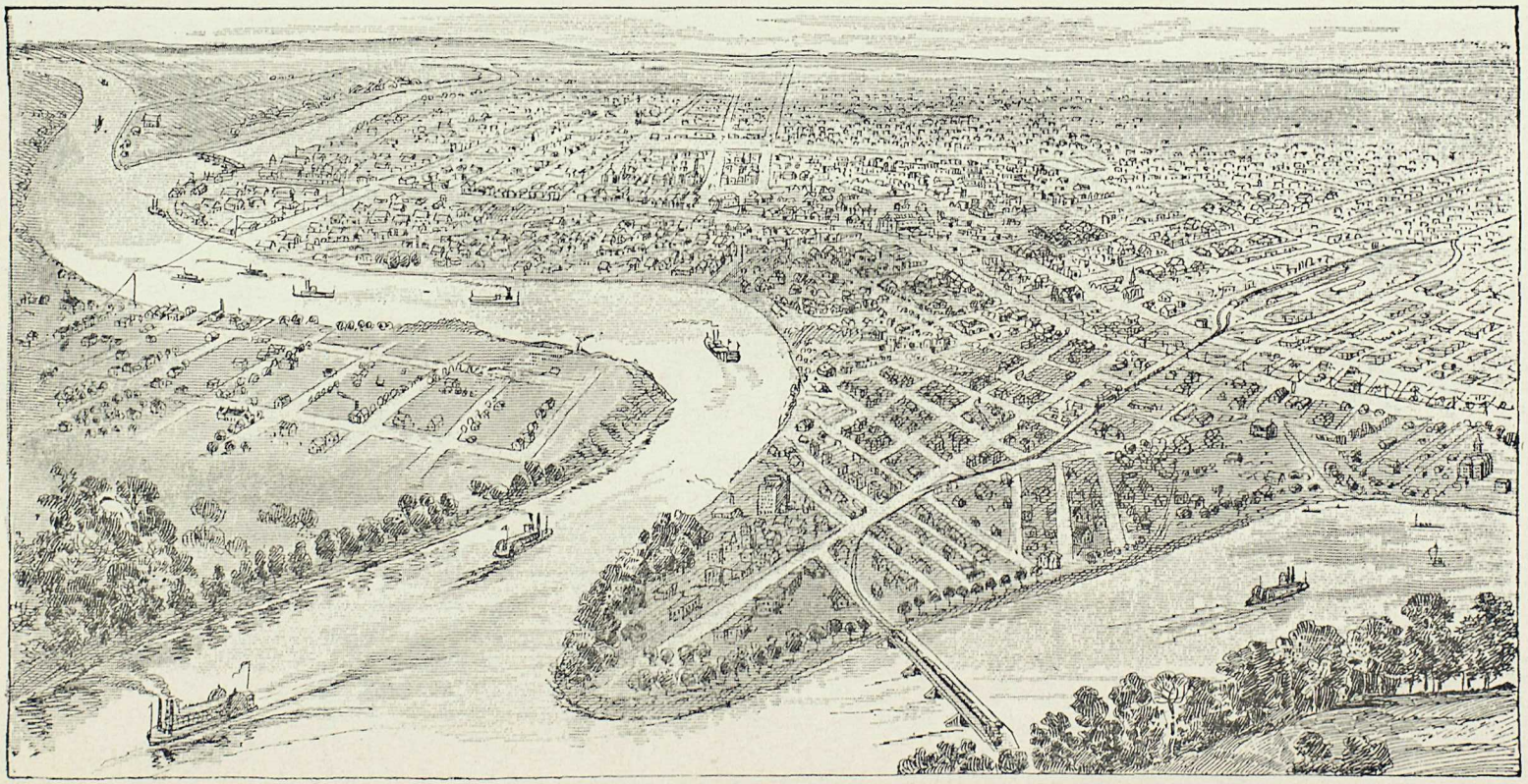
SCIERIE ET ESTACADES SUR LA RIVIÈRE FRASER

montagneuses, la Colombie offre à la colonisation un champ vaste et nouveau. Je dis nouveau, car cet immense pays ne contient aujourd'hui qu'une population de 50,000 habitants.

Sa richesse consiste dans les mines d'or, de cuivre, d'argent et de charbon qui sont déjà en exploitation ; dans des pêcheries inépuisables ; dans des forêts immenses de bois de toutes sortes ; dans des vallées fertiles rendues faciles d'accès par la construction du Pacifique, et capables également d'une culture rémunératrice ou d'être livrées à l'exploitation de l'élevage. Les fruits — surtout les pommes et les poires — sont cultivés et exportés avec succès et bénéfice. Les fabriques et les manufactures ne sont encore qu'à l'état embryonnaire, mais les pouvoirs hydrauliques existent et n'attendent que l'entreprise et les capitaux pour devenir une source de prospérité. Voilà en quelques mots un aperçu des ressources générales de la Colombie qui est encore si peu connue dans les provinces de l'Est. Il y a, en dehors de tout cela, le fait important, et dont j'ai déjà dit un mot, que l'entrée de la Colombie dans la confédération canadienne, nous a permis de relier les deux océans par le

chemin de fer du Pacifique et de créer une nouvelle route vers le Japon, la Chine, l'Inde et les colonies anglaises de l'Océanie. L'établissement d'une ligne directe de steamers entre Vancouver, Yokohama et Hong-Kong n'est plus qu'une question de quelques mois, et le chemin de fer du Pacifique est déjà entré en compétition avec les voies ferrées américaines, en transportant plusieurs cargaisons de thés, à destination de Montréal, New-York et Londres. La construction de steamers à grande vitesse pour le service de Montréal et Liverpool en été, et d'Halifax et Liverpool en hiver, est aussi une chose décidée, et l'on compte que le trajet par chemin de fer à travers le continent se fera alors en cinq jours. Toutes ces améliorations nous permettront d'attirer vers notre transcontinental canadien, une grande partie du trafic qui se fait actuellement entre l'Angleterre et ses colonies de l'Asie et de l'Océanie, par la voie du canal de Suez. J'apprends aussi que le chemin de fer du Pacifique a l'intention d'entrer en compétition pour le transport des malles entre Londres, Auckland, Melbourne, Sydney et Adelaïde et d'obtenir sa part des énormes subsides que le gouvernement impérial paie en commun

WINNIPEG EN 1871



WINNIPEG EN 1885

avec les gouvernements coloniaux pour ce service important. J'ai déjà mentionné l'importance stratégique de notre route du Pacifique pour l'Angleterre qui a déjà commencé le service d'armement et de ravitaillement de ses flottes du Pacifique par voie de Québec et de Vancouver.

Qu'on me permette maintenant de dire un mot des immenses progrès que nous avons faits, dans la construction des chemins de fer, au Canada depuis dix ans.

En 1876 le Canada possédait, en exploitation, 5,157 milles de voies ferrées d'une valeur de $317,795,468, transportant annuellement 5,544,814 voyageurs et 6,331,757 tonnes de marchandises. Eh bien, tout cela a doublé en dix ans et voici les chiffres officiels que j'emprunte aux rapports du gouvernement, en date du 30 juin 1885. Le Canada possédait à cette date 10,243 milles de chemins de fer en opération représentant un capital payé de $626,172,145,transportant annuellement 9,685,304 voyageurs et 14,071,653 tonnes de marchandises. L'augmentation prodigieuse que présente cette statistique peut se passer de commentaires, mais doit produire chez tous les Canadiens, sans distinction d'origine, un sentiment bien légitime de fierté.

Il ne me reste plus qu'à vous dire un mot du voyage de retour et j'aurai terminé mon récit. On sait que c'est le gouvernement qui a fait construire cette partie du chemin entre Port Moody et Savonas, pour une distance de 213 milles; et comme toujours, dans les entreprises publiques, les travaux ont été exécutés un peu à la diable. La Compagnie du Pacifique a été forcée de faire des frais énormes pour donner la sécurité nécessaire à la voie dans un pays montagneux où les difficultés de construction sont si grandes et si nombreuses. C'est donc un pont construit par le gouvernement que le torrent avait emporté et qui nous fit subir un retard de 48 heures tout en nous permettant, comme compensation, de visiter New-Westminster et ses environs. Partis le jeudi, 16 décembre, nous arrivions à Winnipeg à 5,10 hrs. le dimanche soir, à l'heure exacte inscrite sur les indicateurs. Nous avions eu le plaisir, en passant à Régina, de nous adjoindre un vieil ami, M. Amédée Forget, greffier du Conseil du Nord-Ouest.

Je n'ai pas la prétention de vous faire ici une description de Winnipeg que vous connaissez tous aussi bien que moi, sinon pour

l'avoir visité, du moins pour avoir suivi ses progrès par les journaux. Il y a quinze ans à peine que l'endroit occupé aujourd'hui par la capitale du Manitoba, n'était qu'une vaste prairie où l'on ne voyait que le poste que la Compagnie de la Baie d'Hudson y avait fondé en 1816 sous le nom de Fort-Garry, pour faire la traite avec les sauvages. Aujourd'hui c'est une ville de 25,000 habitants avec de superbes édifices publics, églises, collèges, écoles, hôpitaux et tous les rouages perfectionnés d'une administration moderne.

Winnipeg, par sa situation géographique au centre du continent et au milieu des prairies fertiles du Nord-Ouest, occupera bientôt au Canada la position que Chicago a prise aux Etats-Unis.

Nous avons été reçus avec la plus grande courtoisie par les autorités municipales qui se sont mises à notre disposition pour nous faire visiter la ville dans tous ses détails. Un dîner au club Manitoba, dès le soir de notre arrivée, et un lunch officiel le lendemain, nous permirent de rencontrer et de saluer l'hon. M. Norquay, premier ministre, l'hon. M. Harrison, l'hon. sénateur Girard, l'hon. Joseph Royal, plusieurs députés, le maire sortant de charge M. West-

brook et son successeur élu M. Pearson, M. Whyte, surintendant général du Pacifique, et nombre d'échevins, de marchands, de banquiers et d'industriels.

Je désire, en mon nom et au nom de tous mes compagnons de voyage, reconnaître ici publiquement le sympathique empressement que tous nos compatriotes des provinces de l'Ouest, ont mis à nous être agréable et à nous renseigner sur toutes les questions importantes qui pouvaient nous intéresser.

Partis le lundi 20 décembre, à six heures du soir, nous étions de retour à Montréal le jeudi suivant, sans avoir subi un seul instant de retard entre Winnipeg et Montréal, et après avoir fait, dans des conditions de confort parfait et de sécurité absolue, un des plus beaux voyages qu'il soit possible de faire dans n'importe quel pays du monde. J'aime à le répéter afin d'engager tous ceux de nos compatriotes qui n'ont jamais visité le Nord-Ouest, à le faire si cela leur est possible ; car comme je l'ai déjà dit, on revient de là bas avec une confiance absolue dans l'avenir du Canada et un regain de patriotisme qui cimente l'union qui nous est si nécessaire pour la prospérité matérielle et l'avenir politique de notre patrie commune.

LE JOURNAL

SON ORIGINE — SON HISTOIRE

CONFERENCE

FAITE DEVANT LE

CLUB NATIONAL DE MONTREAL

LE 6 NOVEMBRE 1885

PRÉSIDENCE DE RAYMOND PRÉFONTAINE, DÉPUTÉ

LE JOURNAL

SON ORIGINE — SON HISTOIRE

Je m'empresse, avant de commencer cette causerie—car c'est plutôt une causerie qu'une conférence que je vais pouvoir faire ce soir—de solliciter l'indulgence de ceux qui m'ont fait l'honneur de se rendre ici pour m'écouter.

Mes nombreuses occupations, aussi bien à l'Hôtel-de-Ville * qu'au bureau de *La Patrie*, et ma santé qui laisse beaucoup à désirer, m'ont empêché de vous présenter un travail aussi sérieux que j'aurais pu le désirer. Aussi sera-ce plutôt une compilation de documents consultés, une série de dates, de chiffres et de statistiques, qu'une histoire raisonnée du journal, du journalisme et des journalistes, que je m'efforcerai de vous présenter de la

* L'auteur était alors (1885 86) maire de Montréal, et cette conférence fut faite pendant la fameuse épidemie de la petite vérole qui sévissait alors en cette ville.

manière la plus succinte et la plus instructive possible.

J'ai cru que je vous devais ces explications avant d'aborder un sujet aussi important et qui se prête à des appréciations aussi diverses, selon les idées politiques que l'on professe dans le présent et l'appréciation que l'on fait des événements du passé.

* *
*

Le journal d'aujourd'hui est une nécessité, tandis qu'il y a cinquante ans il n'était encore à peine qu'une habitude. Les riches et les oisifs seuls le consultaient il y a cent ans, tandis que dès son origine, qui remonte aux commencements du XVIIe siècle, la gazette n'était qu'un racontar fantaisiste agrémenté de madrigaux, de triolets et de quatrains amoureux.

De nombreux travaux ont été publiés sur l'histoire du journal ; mais celles de ces publications qui n'ont pas complètement disparu de la circulation ne sont encore que très peu connues au Canada ; si j'en excepte cependant l'*Histoire de la Presse* en huit volumes par Eugène Hatin.

Le travail de M. Hatin est probablement ce qu'il y a de plus complet sur ce sujet si intéressant de l'histoire de la presse, et je m'empresse de dire en commençant, que c'est là, en très grande partie du moins, que j'ai puisé les renseignements que je vais vous communiquer ce soir. J'ai bien aussi consulté divers autres travaux en langue anglaise, mais c'est principalement de la presse française et de son histoire en France et au Canada, que j'ai l'intention de vous entretenir.

J'ai aussi largement puisé, pour la presse franco-canadienne surtout, aux recherches faites par Edmond Lareau et Benjamin Sulte, sur tout ce qui a trait à l'histoire politique et littéraire du pays. Si un Canadien curieux veut s'éclairer sur l'histoire de son pays, il n'a qu'à consulter Sulte et Lareau ; c'est ce que j'ai fait et ce que je m'empresserai de faire chaque fois que je voudrai obtenir des renseignements impartiaux et véridiques.

Quand, où et comment est né le journal ?

Constater ses progrès successifs depuis la Gazette de Renaudot jusqu'à nos jours :

Voilà ce que j'aurai l'honneur de répéter à ceux qui sont déjà au courant de la chose, et ce que j'aurai l'occasion d'apprendre à ceux

qui ne le savent pas et qui peuvent avoir intérêt à le savoir.

***

J'ai divisé mon travail en deux parties : L'Origine du Journal et l'Histoire du Journal.

I

L'ORIGINE DU JOURNAL

Les premiers embryons de la presse périodique remontent à peine au commencement du XVIIe siècle. Mais la presse répond à un besoin si vrai, à un besoin tel, qu'on peut supposer avec grande apparence de raison que les peuples qui ont successivement exercé l'empire du monde et marqué sur la terre leur trace civilisatrice ont dû avoir, sinon des journaux, au moins quelque chose qui leur en tint lieu jusqu'à un certain point. Abstraction faite, en effet, de la curiosité publique, les gouvernements de tous les temps et de tous les pays ont dû éprouver la nécessité de porter leurs lois et leurs actes à la connaissance des gouvernés. Malheureusement, nous manquons presque absolument de données à cet égard et il est à craindre

qu'on en soit longtemps encore réduit aux conjectures.

Des anciens dominateurs de l'Asie nous ne savons rien, non plus des Grecs ; mais nous trouvons de bonne heure chez les Romains une publication périodique qui avait tous les caractères possibles alors du journal.

Dès les premiers temps de Rome, le grand pontife, afin de conserver les souvenirs publics, recueillait tous les évènements de chaque année, et les écrivait sur une table blanchie, qu'il exposait dans sa maison, pour que le peuple pût la consulter. La république pendant plusieurs siècles n'eût pas d'autre histoire que ses Annales des pontifes. Mais quand sa domination se fut étendue sur le monde presque tout entier, que la vie politique se fut développée en conséquence, le besoin de plus puissants instruments de publicité n'avait pas tardé à se faire sentir. On vit alors se produire, sous le nom d'*Acta diurna*,—faits journaliers,—une sorte de feuille publique ayant avec nos journaux une analogie que ne présentaient pas les Annales. Tandis que celles-ci, en effet, dont le caractère était éminemment sacré, n'enregistraient,

en général, que les faits les plus mémorables de l'histoire, les *Acta* donnèrent place aux moindres détails qui étaient de nature à inspirer quelque intérêt, même éphémère, à tout ce qui pouvait piquer la curiosité publique, à peu près comme nos feuilles de nouvelles. Au dire de Suétone la publication des *Acta* serait devenue quotidienne à partir de la dictature de Jules César, et il résulte d'un passage de Juvénal qu'ils avaient pris de son temps un assez grand développement : le célèbre satirique parle, en effet, d'une dame romaine qui passait sa matinée à lire le journal.

Dans l'origine, la publicité de ces bulletins était probablement fort restreinte, car on voit que les citoyens riches avaient des esclaves dont l'occupation consistait à les copier pour leurs maîtres ; mais il n'avait pas tardé à se rencontrer des industriels pour en faire commerce, et Tacite nous apprend qu'on les envoyait dans les provinces, et jusque dans les armées.

Sans doute, il y a loin de cette publication au journal dans le sens que l'on attache à ce mot chez les nations modernes : cependant, si lointaine que soit la parenté, on ne peut

nier l'analogie que présentent ces deux créations, nées évidemment du même besoin, mais qui se sont produites dans des temps si éloignés l'un de l'autre, et dans des circonstances si diverses sous tous les rapports.

Les *Acta diurna* paraissent s'être continués, à travers des vicissitudes diverses, jusqu'aux derniers empereurs. Quand l'empire tomba, les journaux disparurent ; le journal est le signe, et le besoin de la vie commune, et les barbares, après la conquête, dispersés avec les vaincus sur leurs propriétés, ne conservèrent entre eux aucun lien de civilisation. Et puis, on n'ignore pas combien la vie politique sommeilla longtemps chez les nations modernes.

La trace du journal nous échappe donc durant tout le moyen âge, et il faut descendre jusqu'aux premières années du XVIIe siècle, cent cinquante ans après l'invention de l'imprimerie, pour trouver quelque chose qui mérite réellement ce nom. On ne peut douter néanmoins qu'il n'y ait eu auparavant, dans presque tous les pays, des sortes de gazettes manuscrites, des lettres de nouvelles, des papier-nouvelles, des nouvelles à la main. Venise et Franckfort en possèdent des spéci-

mens dans des genres divers, mais d'une égale importance.

On sait que, dès l'origine de la république vénitienne, le Sénat faisait rédiger des faits survenus dans la ville et dans l'Etat, des notices sommaires, qu'il envoyait à ses agents diplomatiques pour les éclairer dans leurs négociations touchant les affaires internationales. On appela ces notices *Foglietti* ou *Fogli d'avisi*, Petites Feuilles, ou Feuilles d'avis. Un temps vint où il fut permis d'en faire des copies à l'usage de certains personnages ; mais jamais elle ne furent livrées, moyennant rétribution, à la curiosité publique, comme on lit dans tous les recueils d'anas ; les historiens vénitiens eux-mêmes repoussent cette supposition. Comment admettre, en effet, qu'un gouvernement qui avait fait du silence le dogme fondamental de sa politique ait pu encourager ainsi les premiers essais de ces petites feuilles destinées à devenir les plus formidables machines de guerre qui aient jamais été inventées contre l'autorité des gouvernements ? Ce n'est qu'à grand'peine, au contraire, et seulement en faveur des patriciens, que le défiant et soupçonneux Conseil des Dix parait en avoir autorisé la

circulation ; jamais il ne permit de les imprimer, et elles demeurèrent manuscrites jusqu'à la chute de la république. Après l'invention de l'imprimerie, il se publia à Venise, comme sur d'autres points, des feuilles consacrées au récits d'évènements particuliers, intérieurs, extérieurs, comme batailles, catastrophes, faits commerciaux, etc. ; mais il faut bien se garder de confondre ces *Relazioni* avec les *Fogli d'avisi.*

A Venise, on serait assez porté à voir dans ces dernières feuilles les premiers journaux politiques de l'Europe. Cette prétention est combattue par l'historien de la presse allemande et quelques autres, qui n'admettent pas qu'il puisse y avoir eu de journal manuscrit. Mais ce serait là une objection toute spécieuse, qui ne serait certainement point admise en droit, et qui n'est guère plus soutenable au point de vue historique. Ce qui constitue un journal, ce n'est point sa forme extérieure ; c'est son contenu, c'est surtout sa périodicité. Ce qui peut faire contester aux *Avvisi* le titre de journal, c'est, avec leur publicité restreinte, l'irrégularité de leur publication ; car ils ne paraissaient pas à des époques fixes, mais à des intervalles plus

ou moins rapprochés, suivant les besoins ou les circonstances.

C'est la politique qui avait inspiré les *Avvisi* de Venise, comme elle avait inspiré les *Acta* de Rome, avec lesquels ils ont, comme on voit, une grande analogie. Vers la même époque, des intérêts d'un autre ordre donnaient naissance en Allemagne à quelque chose qu'on a voulu ranger parmi les journaux, et que je ne saurais, par conséquent, passer sous silence. Ce sont les lettres de commerce, les relations commerciales, qui, selon la *Conversation Lexikon* de Brockhaus, commencèrent à se répandre dans la seconde moitié du XVIe siècle. Les Fugger, y lit-on, dont le commerce s'étendait sur tout le monde d'alors, publiaient de *temps en temps* de ces relations à Augsbourg, et sous les auspices de cette puissante maison, elles auraient pris, à la fin, du XVIe siècle, une forme et une étendue qui les rapprochaient de nos journaux modernes.

L'élément qui domine généralement dans les premières gazettes manuscrites, c'est l'élément politique ou religieux, et quand elles n'ont pas pour but de satisfaire un de ces

grands intérêts, c'est surtout à la curiosité qu'elles s'adressent.

La passion des nouvelles est probablement aussi ancienne que le monde, et de tout temps il a dû se trouver des hommes pour spéculer sur cette passion ; elle devait être d'autant plus vive que les moyens de communications étaient plus incomplets. Au moyen âge ce besoin fut surexcité encore par les guerres civiles, par les guerres religieuses surtout, qui rapprochaient les nations dans un intérêt commun ; c'est en effet, au milieu de leurs fièvreuses agitations que se montrent les politiqueurs, les gazetiers et que les gazettes à la main commencent à circuler en grand nombre en Europe.

Le nouvellisme ne fut d'abord qu'une manie de curieux ou d'oisifs ; mais sous la pression des événements, il avait fini par devenir un métier. En France, par exemple, les grands personnages avaient à leurs gages, comme ceux de Rome, des coureurs de nouvelles chargés de les tenir au courant des bruits de la ville ; on avait un nouvelliste comme on avait un maître d'hôtel ou un cocher : c'était un meuble de grande maison.

Mais tout le monde ne pouvait se payer un

pareil luxe. Aussi le besoin de se renseigner avait fait organiser sur divers points de Paris des centres de réunion auxquels venaient aboutir comme un commun écho, tous les bruits sur les choses de l'intérieur et de l'extérieur. Les principaux de ces centres étaient : le jardin de Luxembourg, qui fut longtemps le chef-lieu du nouvellisme, et qui demeura toujours le point de ralliement des nouvellistes littéraires, des *chenilles de théâtre*, comme les appelle Gresset ;—le jardin des Tuileries, où l'on rencontrait l'arrière-ban des nouvellistes, "assis sur les bancs, à l'ombre, autour du rondeau," et sur un autre "fort long, au bout du bourlingrin," suivant ce que nous apprend un curieux petit livre, *l'Ambigu d'Auteuil* (1709, in 8°) ;—le jardin du Palais-Royal, rendez-vous habituel de la tourbe des nouvellistes,

> Déguenillés, mourant de faim,
> De ces hâbleurs passant leur vie
> Dessous l'*arbre de Cracovie*,

un orme fameux, ainsi nommé des bourdes, des *craques* qui se débitaient sous son ombrage ; — la *salle mugissante* du Palais ; — l'Arsenal ; le cloître des Augustins, que le voisinage du Pont-Neuf était très propre à acha-

lander de nouvelles ; et celui des Célestins, où l'on voyait surtout des abbés. Les nouvellistes se réunissaient encore dans les cafés où les curieux se portaient en foule, comme jadis les Athéniens à la place du Marché, pour savoir les nouvelles du jour.

Dans l'origine, les nouvellistes se bornaient à se communiquer les nouvelles qu'ils avaient recueillies, chacun de son côté, ou tirées de leur imagination, et, en se séparant, ils les répandaient de vive voix par la ville. Mais bientôt on en était venu, dans la plupart des cercles, à en tenir registre ; on en fit une sorte de journal dont les copies manuscrites circulaient plus ou moins librement. Ces gazettes manuscrites sont connues dans notre histoire intime sous le nom de *Nouvelles à la main.* Le commerce s'en était même à la fin régularisé, autant que le permettait leur nature clandestine ; chaque cercle avait son bureau de rédaction et de copie, ses correspondants en province, et ces *gazetins,* comme on les appelait encore, comptaient un assez grand nombre d'abonnés, auxquels on les adressait moyennant une somme qui variait suivant qu'elles se composaient de plus ou moins de pages.

Tout cela était sans doute fort élémentaire, mais enfin on voit que les moyens d'information et de communication n'ont jamais fait complètement défaut.

L'invention de l'imprimerie ne modifia que très lentement cet état de choses ; ce n'est, nous l'avons déjà dit, qu'un siècle et demi plus tard qu'on rencontre les premiers journaux imprimés. Ce fait paraîtra d'autant plus difficile à comprendre que les sortes de gazettes manuscrites qui couraient le monde depuis si longtemps auraient dû, ce semble, si imparfaites qu'elles fussent, mettre sur la voie. Il en faut probablement chercher l'explication dans les méfiances des gouvernements, peu disposés généralement à appeler la lumière sur leurs actes, et qui pressentaient sans doute dans le journal, sinon un ennemi, au moins un témoin incommode, un importun.

De bonne heure, cependant, après l'invention de l'imprimerie, l'usage était devenu général d'imprimer sur des feuilles séparées et de vendre à bas prix des relations de tous les évènements remarquables, de tous les faits propres à affriander les lecteurs.

La majorité de ces relations, qui n'avaient trait, en général, qu'à un seul fait, ne por-

taient d'autre titre que l'indication sommaire de leur contenu, et quelques-uns de ces sommaires ont une forme remarquable : " C'est le triomphant baptesme de Monseigneur." — " C'est l'ordre et forme qui a esté tenu au couronnement..", — " ce sont les articles de la capitulation.." titres qui semblent faits pour être criés dans les rues, et qui rappellent les *boniments* des canards modernes. Les autres ont des titres très variés, mais revenant tous à la même signification, comme *Nouvelles, Evénements, Relation, Histoire,* et autres équivalants, parmi lesquels ceux qui exprimaient de la manière la plus simple l'objet auquel ils se rapportaient sont restés et ont servi plus tard à baptiser les journaux ; ce qui, par parenthèse, a donné lieu à des méprises plus ou moins volontaires, dans les discussions qui se sont élevées à propos du berceau du journal, que les nations modernes se sont disputé, comme les anciens le berceau d'Homère.

En France, les dénominations qui restèrent, comme étant les plus caractéristiques, furent celles de *Gazette,* de *Journal,* et de *Mercure,* qui, dans l'origine, eurent chacune une signification distincte. On désigna sous le nom de *Mercure* les recueils que nous appelons

aujourd'hui des revues ; sous celui de *Journal*, les écrits qui s'imprimaient tous les mois, contenant le compte-rendu des livres nouveaux et ce qui se passait de plus mémorable dans la république des lettres ;" — sous celui de *Gazette* les " cahiers, feuilles volantes, qu'on donnait au public à certains jours de la semaine, et qui contenaient des nouvelles de divers pays." Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on en est venu à comprendre sous l'appellation de *Journal*, les écrits périodiques de toute nature.

On a beaucoup épilogué sur la provenance de ce nom de *gazette*, qui est passé dans toutes les langues. Les uns lui ont cherché une origine hébraïque, les autres une origine hindoue ; de mauvaises langues voudraient qu'on y vit tout simplement un diminutif du nom d'un oiseau babillard, *gazza*, la pie. L'origine la plus généralement acceptée, et la plus plausible, le fait venir de l'italien *gazzetta*, nom d'une petite monnaie qu'on aurait payée à Venise pour avoir ou pour lire les feuilles de nouvelles, sans doute les *avvisi* dont nous venons de parler. Tout ce que je puis dire d'absolument certain, c'est que la première *gazzetta*, la première monnaie de ce nom, fut

frappée en 1536, et que le premier journal vénitien qui ait porté ce titre de *Gazzetta* n'apparaît que plus d'un siècle après, en 1760, quand notre Gazette comptait déjà cent trente ans d'existence.

Mais laissons-là ces jeux de mots, et revenons à nos.. canards.

Il y a eu de ces feuilles volantes, en plus ou moins grand nombre, à peu près partout où il y a eu des presses ; mais nulle part on ne voit qu'elles aient eu quelque enchainement entre elles, et l'on ne saurait, par conséquent, leur reconnaître le caractère du journal, dont elles n'ont ni la périodicité, ni la continuité, ni la variété, quand même quelques-unes présenteraient entre elles quelque ressemblance de forme.

Si cependant ces publications n'étaient point encore le journal, elles devaient nécessairement y conduire. On était venu probablement d'assez bonne heure à réunir plusieurs événements sur la même feuille ou dans le même cahier ; or, le jour où l'industrie d'un homme, encouragée par la curiosité croissante du public, donnerait un titre uniforme à ces feuilles volantes, établirait entre elles un ordre

de succession et leur assignerait un retour périodique, le journal serait créé.

Où et quand ce progrès s'est-il manifesté, c'est ce qu'aujourd'hui encore il serait assez difficile de décider.

Venise a pour elle une tradition presqu'unanime, mais vague, qui ne s'appuie guère que sur l'étymologie du mot *gazette*, et qu'aucun de ses enfants ne s'est jamais, que je sache, préoccupé de faire prévaloir. Nous savons, du reste, à quoi nous en tenir de ce côté. Si l'on admet un journalisme manuscrit, si l'on fait entrer les gazettes manuscrites en ligne de compte, la priorité ne semblerait pas jusqu'ici pouvoir être disputée à la cité des Doges ; mais, si l'on ne veut parler que du journal imprimé, c'est ailleurs qu'il nous en faut chercher le berceau.

L'Angleterre et l'Allemagne ont élevé de ce chef des prétentions qui ont été soutenues de part et d'autre avec une égale hauteur.

Le principal champion de l'Angleterre, l'historien Chalmers, s'était d'abord prononcé pour Venise, s'appuyant sur cette dénomination de *gazette* dont il confondait les deux sens. Plus tard, furetant, au *British Museum*, dans une collection de vieux journaux, la

plus complète probablement qu'il y ait au monde, il rencontrait trois feuilles imprimées sous ce titre : *The English Mercury*, portant les numéro 50, 51 et 54, et de la date 1588. A cette trouvaille, son enthousiasme déborde : "Après avoir fait en différents pays de longues investigations sur l'origine des journaux j'ai eu la satisfaction de trouver en Angleterre même ce que j'étais allé cherché bien loin. Oui, s'écrie-t-il, nous pouvons dire, à notre grande gloire, que le genre humain est redevable du premier journal à la sagesse d'Elizabeth et à la prudence de Burleigh." Malheureusement, ce glorieux trophée dont Chalmers se montrait si fier était le produit d'une supercherie littéraire qui a été depuis impitoyablement percée à jour par les Anglais eux-mêmes, se mettant ainsi hors du combat. Après ce Mercure apocryphe, en effet, il n'ont plus rien à faire entrer en ligne, jusqu'à 1622, que des *News*, feuilles volantes ou placards, contenant le récit d'évènements qui s'étaient accomplis en Angleterre et sur le continent. Et, chose remarquable, dans ce dernier cas, le titre indique presque toujours que les nouvelles offertes au public sont traduites de l'original hollandais.

Cette circonstance semblerait trancher, au moins relativement, la question de priorité en faveur de la Hollande. Mais s'il y a beaucoup de probabilités en faveur des Provinces-Unis, qui furent, à n'en pas douter, un des berceaux du journal, il n'y a rien de plus. La plus ancienne publication périodique quelque peu régulière qui soit conservée à la bibliothèque de la Haye ne remonte pas au-delà de 1626; et l'Allemagne nous montre des journaux plus anciens.

L'historien de la presse allemande, le docteur Prutz, a une manière de raisonner à lui. Après s'être fortement élevé contre les écrivains qui, dans cette question, se laissent guider par l'amour louable, mais intempestif, du clocher, il se prononce carrément pour l'Allemagne. Or, c'est seulement en 1615 ou 1616, qu'aurait paru à Francfort, la "première véritable gazette—allemande, et encore n'en connait on pas de numéro antérieur à 1658.

Je ne pousserai pas plus loin sur ce terrain encore rempli d'obscurité, et je dirai tout de suite que d'après Hatin à qui j'ai emprunté la plupart de ces renseignements, c'est à Anvers que reviendrait l'honneur d'avoir donné le jour au premier journal imprimé. En 1605,

un imprimeur de cette ville, Abraham Verhoeven, obtint des archiducs Albert et Isabelle le privilège " d'imprimer et de graver sur bois ou sur métal, et de vendre dans tous les pays de leur juridiction, toutes les nouvelles récentes, les victoires, les sièges et prises de villes que les dits princes feraient ou gagneraient." Je dois dire qu'on ne connaît ce privilège que par la confirmation qui en fut accordée à Verhoeven en 1620. On a des raisons de croire que ces *Niewe Tydinghen* parurent d'abord à des intervalles indéterminés, suivant les évènements. En 1621, elles portent un numéro d'ordre, et les numéros se succèdent dès lors plus rapidement : ainsi les années 1622 et 1623 ont 179 et 141 numéros, ce qui fait environ trois par semaine ; et il en paraît toujours au moins un, même quand les nouvelles font absolument défaut : tout est bon alors à l'éditeur pour remplir son cadre, une pièce de vers, une ballade, un pamphlet, quoi que ce soit. En 1629, la petite feuille de Verhoeven devint hebdomadaire, sous le titre de *Wekelyke Tydinghe*. Le numéro se compose le plus souvent de huit pages, petit in-8o, dont la première est occupée par un grand titre et une vignette empruntée d'ordi-

naire du principal évènement dont il est question, et qui, par conséquent, varie chaque fois ; la huitième page aussi est assez souvent remplie par une vignette.

C'est là le premier journal authentique que l'on connaisse et Eugène Hatin, que j'ai déjà cité, déclare en posséder quelques numéros.

DEUXIÈME PARTIE

L'HISTOIRE DU JOURNAL

Ayant élucidé, aussi bien qu'il m'a été possible de le faire, la question de l'origine du journal, je vais maintenant tâcher de tracer à grands traits l'histoire des journaux de tous les pays du monde, en commençant par la France.

Le prospectus de la première gazette française parut en 1609 et c'est en vers que devaient être racontés les évènements les plus importants de l'époque.

Ecoutez un peu quelques vers de ce prospectus :

La Gazette en ces vers
Contente les cervelles :
Car de tout l'univers
Elle reçoit nouvelles.
La Gazette a mille courriers
Qui logent partout sans fourriers,
Il faut que chacun lui réponde
Selon sa course vagabonde.
Deça de là déversement
De l'Orient, de l'Occident
De toutes parts de la sphère
Sans laisser une seule affaire
Soit d'édits, de commissions
De duels, de bulles de pardons

La Gazette est aussi galante et elle n'oublie pas le beau sexe. Elle parle modes et chiffons :

La Gazette en cette rencontre
Comprend les points plus accomplis,
.....
.....Les méthodes
Les inventions et les modes
Des cheveux neufs à qui les veut
De fausses gorges à qui ne peut
Nœufs argentés, lacets, écharpes
Des sangles à roidir le busc
Des endroits où l'on met du musc.

On voit par ces citations que la première gazette française promettait beaucoup ; plus peut-être qu'elle ne pouvait tenir, un peu comme les journaux de nos jours.

Mais ce ne fut là que le précurseur du véritable journal français, fondé par Théophraste Renaudot, le 30 mai 1631, *La Gazette de France.*

Renaudot est le véritable père de la presse française. Né à Loudun, il avait étudié la chirurgie à Paris, et était allé se faire recevoir à Montpellier et retourné dans sa ville natale, il y avait exercé son art avec un succès qui avait répandu au loin sa réputation.

Il s'était établi à Paris en 1612 et il avait obtenu dès son arrivée le titre de médecin du roi. Il avait commencé par rédiger ces

Nouvelles à la main, dont j'ai parlé plus haut, et il était arrivé à fonder une véritable feuille périodique.

La préface du premier numéro est précédée d'une dédicace au roi, nécessairement très humble et très flatteuse. La Gazette y est représentée comme le journal des rois et des puissances de la terre ; tout y est par eux et pour eux qui en font le capital ; les autres personnages ne leur servent que d'accessoires.

Quoi qu'il en soit, la gazette répondait à un besoin trop réel pour que le succès en put être pour un instant douteux ; aussi fut-il rapide et grand, et Renaudot se trouvait placé d'un bond sur le chemin de la fortune.

Protégé par la cour, Renandot eut des moments de prospérité, mais comme tous les nouvellistes d'alors dont il était d'ailleurs le prototype, il mourut le 25 octobre 1653, presque dans la misère, mais laissant après lui la gloire, non seulement d'avoir fondé le journal, mais d'avoir deviné son avenir. " La Presse, dit-il, tient de la nature des torrents, qu'elle grossit par la résistance. "

La Gazette continua a être publiée, mais toujours en se faisant l'adulatrice des rois, des princes et de la noblesse. C'est de la révo-

lution seulement que date à proprement parler le journal politique.

Les fils de Renaudot, qui avaient suivi la cour à Versailles, avaient aussi publié à Paris pendant quelque temps *Le Courrier Français* qui se vendait un sou le numéro. On voit que le journal à un sou ne date pas d'hier ; mais remarquons aussi que le sou de cette époque valait près de trois sous de la monnaie actuelle.

La Gazette de Renaudot paraissait une fois par semaine en quatre pages in-4° d'abord, puis dès la deuxième année, en huit—quelque fois en douze. Tous les mois, elle publiait sous le titre de *Relations des nouvelles reçues dans tout le mois*, un numéro supplémentaire qui résumait et complétait les nouvelles du mois.

L'abonnement, dans les premiers temps, était de 18 francs par année, et ce n'est que vers l'année 1758 que la Gazette commença la publication des annonces. On peut y découvrir, dès cette époque entre une mort et un mariage à la mode, l'annonce d'une carte géographique ou de quelque livre nouveau. Peu à peu, les annonces prennent de l'extension et sans autre séparation qu'un filet ordi-

naire, elles se suivent sous les trois seules rubriques qui soient encore admises—Livres, Gravure, Musique. En 1792, la Gazette devint quotidienne, et elle existe encore, à la grande joie de ceux qui professent aujourd'hui les idées politiques du siècle de Louis XIV.

Vint ensuite la fameuse *Chronique* de Loret qui était le nouvelliste payé de Melle de Longueville.

Jean Loret était un pauvre diable de Normand, venu à Paris pour y chercher fortune et qui avait une certaine facilité pour tourner le madrigal et faire le rondeau à la mode.

C'est au milieu des troubles de la Fronde que l'on trouve le berceau de ce genre alors éminemment français. Tout alors en France s'écrivait en vers, les contreverses comme les récits. C'était le genre à la mode depuis le *Typhon* de Scarron publié vers 1640.

En tête de chacune de ces chroniques de Loret, et en guise de titre, une épithète qui a la prétention de la caractériser : *Mélancolique —, Goguenarde.* Le poëte avait aussi une manière à lui de dater sa chronique :

J'ai fait ces vers tout d'une haleine
Le jour d'après la Madeleine.

ou bien

Ces vers sans ragout et sans suc
Ont été faits le jour St. Luc.

ou bien encore :

Le Dix de mai, ceci fut fait
Dont je ne suis pas satisfait.

On voit que même au siècle du grand roi, on se contentait volontiers de biens pauvres vers : et notre compatriote Miquelon aurait peut être eu la chance d'entrer à la rédaction des chroniques de Loret, s'il eut vécu au XVIIe siècle.

Vint ensuite *Le Mercure*, qui a eu le singulier privilège d'intéresser pendant un siècle une société qui était loin d'être sotte, et qui a pu, un moment donné, servir une pension annuelle de 30,000 livres aux gens de lettres.

Fondé par Donneau de Vise, la vogue du Mercure fut grande, rapide, persistante. C'était un journal qui parlait de tout, qui était ouvert à tous. L'alliance de la littérature et de la politique, constituant, pour l'époque, un véritable progrès et les plus grands noms littéraires d'alors — et chacun sait s'ils étaient nombreux — ont été attachés à la rédaction du *Mercure*.

Le *Journal des Savants* avait été fondé en 1665, par un conseiller au parlement de Paris,

nommé Dennis de Salle, homme d'un grand mérite et d'un grand savoir.

Aux journaux littéraires que j'ai déjà mentionnés, j'ajouterai *Le Nouvelliste du Parnasse* et *L'Année littéraire* fondés en 1730 par Desfontaines et Préon, et la *Gazette littéraire* de l'Europe qui vint un peu plus tard.

Après cette grande presse littéraire dont je n'ai pu mentionner que quelques sommets, je citerai aussi quelques spécimens de genres divers dans lesquels s'exerça le journal en naissant.

Dès 1676, François Colletet, ce pauvre poëte immortalisé par Boileau, lequel

> Crotté jusqu'à l'échine,
> Allait chercher son pain de cuisine en cuisine.

dotait la capitale d'une petite gazette qu'il appelait : *Le journal de la ville de Paris* qui mourut bientôt après sa naissance.

Je n'ai rien trouvé de précis sur le mode de distribution des premiers journaux ; mais il y a tout lieu de croire qu'ils étaient criés, et vendus dans les rues, comme les feuilles volantes dont ils procédaient. De pauvres femmes, par exemple, allaient acheter la *Gazette* de Renaudot au bureau de la grande poste et la distribuaient, gratuitement pour

30 sols par mois. La poste, d'ailleurs, spéculait alors sur les gazettes de Hollande, que tout le monde connait aujourd'hui pour en avoir ouï parler par les artistes de la grande duchesse de Gerolstein.

La fondation du *Journal de Paris* en janvier 1777, ouvrit l'ère des réformes sérieuses dans la presse française. Le premier numéro démontrait un progrès sérieux et dans le formât et dans la rédaction du journal. Il contenait un bulletin astronomique, un article sur l'*Almanach des Muses*, une chronique judiciaire et administrative, des faits divers, une chronique théâtrale, et une lettre de Voltaire datée de Fernay, 22 décembre 1776. Cette lettre du grand écrivain approuvait le plan de la nouvelle feuille et à défaut d'une colloboration que son grand âge et ses maladies ne lui permettaient pas de promettre, il se comptait au nombre des premiers souscripteurs.

Les vers étaient encore à la mode et voici une des meilleures épigrammes que je cite au hasard, comme curiosité :

Fournissez-nous à la boutique
Des journalistes de Paris :
Tout s'y trouve vers et physique,
Calembours, morale, critique

Et de l'encens à juste prix.
Monstres de la foire et musique.
Voltaire et l'Ambigu comique.
Courses aux jockeys et paris,
Danseurs de cordes et politique,
Finances et vol domestique,
Liste des morts et des écrits :
Si la lune est pleine ou nouvelle,
S'il pleut, s'il vente ou bien s'il gèle
Il en rend un compte fidèle,
Les journalistes de Paris
Ont la science universelle.

Je pourrais citer de bien curieuses choses, mais j'en suis empêché par les mœurs d'aujourd'hui qui ne nous permettent pas d'écrire comme à l'époque où

"Le français dans les vers bravait l'honnêteté."

Je reste dans les habitudes de notre siècle pourtant bien calomnié par ceux qui regrettent les beaux jours où la monarchie fleurissait en France sous les règnes galants de Louis XIV et de ses descendants immédiats.

Cette esquisse de l'ancien journalisme, si concise qu'elle soit, peut donner une idée suffisante de la presse française avant l'explosion de 1789.

C'est de la révolution que date, à proprement parler, le journal politique, et à cette époque également que commence le rôle important que les journalistes ont joué dans la

politique française. Je n'entreprendrai pas de faire même un sommaire des journaux publiés après 1789. Ils étaient si nombreux que la seule nomenclature en deviendrait ennuyeuse. Je vais dire un mot des plus importants. Les journaux de l'ancien régime continuèrent naturellement à représenter les idées de Monnier et de Lally Tolendal, ces avocats de la royauté.

Camille Desmoulins, avait le *Vieux Cordelier ;* Robespierre, Condorcet, Chénier, Marat, l'*Ami du Peuple*, Danton, Chaumette, Maréchal, Mirabeau, Carra, Mercier, Louvet, Bailly et tous le autres chefs républicains avaient des organes attitrés aussi bien que les chefs royalistes qui continuèrent à lutter pendant quelque temps sous la conduite du vaillant abbé Maury.

Les noms les plus fantaisistes et les plus baroques étaient à la mode : *Le Père Duchesne* et la *Mère Martin*, *Le Sans-culotte*, *Les Sabots*, *Je m'en fous*, journal des Bonaparte et des hommes vertueux. J'en passe et des meilleurs.

Le directoire mit un frein à cette débauche de journaux de toutes les couleurs en entravant la liberté de la presse, et Bonaparte lui

porta son coup de mort. Il n'y eut à proprement parler sous l'empire qu'un seul journal, *Le Moniteur*. Le *Journal des Débats* végéta bien pendant le règne de Napoléon, mais ce ne fut qu'en se soumettant à la censure la plus rigoureuse.

Un semblant de liberté fut d'abord donnée à la presse sous Louis XVIII, mais Charles X rétablit la censure dans toute sa sévérité. Citons en passant la phalange des brillants journalistes qui semèrent dans la presse les luttes de la révolution de 1830 : Benjamin Constant, Etienne, Jouy, Pagès, Aignau, Courier, Béranger, Leroux, Dubois, Jouffroy, Sainte Beuve, Remusat, Renouard, Duverger de Hauranne, Duchastel, et les rédacteurs du *National :* Thiers, Mignet, Armand Carrel, Thomas, Prelat, Bastide, Armand Marrast et Duclerc.

Emile de Girardin débutait alors, et c'est à lui que revient l'honneur de la presse à bon marché en France.

Vous citerai-je ensuite les nombreux journaux de la révolution de 1848 ? A quoi bon, vous en oublieriez les noms. Pierre Leroux, Barbès, George Sand, Lamartine, Proudhon, Lamennais, Esquiros, Journet, Louis Blanc,

et même le père de Lacordaire eurent leurs organes ou prirent la plume dans les journaux de l'époque.

On en revint pendant quelques temps aux titres baroques et à la littérature fantaisiste, mais le coup d'état du 2 décembre fut aussi le coup de mort de la plupart de ces journaux, et sous l'empire de Napoléon III, recommença la persécution de la presse.

Ce que j'aurais à vous dire maintenant de l'histoire des journaux français vous le savez aussi bien que moi. C'est de l'histoire contemporaine. La révolution du 4 septembre et la fondation de la république rendirent aux journaux la liberté dont ils jouissaient auparavant et pas un pays au monde, au point de vue purement littéraire, ne compte de publications périodiques aussi savamment, aussi spirituellement et aussi crânement rédigées que la France. L'Angleterre et les Etats-Unis la dévancent au point de vue de l'entreprise commerciale pure et simple et de la collection des nouvelles à tout prix, mais la France tient la tête avec le journal qui a la plus grande circulation du monde entier — *Le Petit Journal* de Paris a une circulation de plus 1,000,000 numéros par jour.

Je regrette que le cadre de cette conférence ne me permette pas de vous entretenir plus longuement de la presse moderne française, mais j'ai voulu surtout étudier les origines et l'histoire des premiers journaux français qui sont peu connues, un peu à l'exclusion des journaux français modernes que tout le monde connaît.

Je vais brièvement vous citer maintenant les origines des journaux dans les différents pays du monde, et je passerai ensuite à l'historique des premiers temps de la presse Canadienne.

Je comprends que ce travail est aride et offre peu d'attraits, mais d'un autre côté, il a le mérite d'instruire sur un sujet généralement peu étudié et peu connu.

L'Allemagne, je l'ai déjà dit, prétend avoir produit le premier journal, mais sa première publication périodique date de Francfort, 1615 — six ans après la France. — La presse allemande d'aujourd'hui occupe, comme vous le savez, une place très importante en Europe ; surtout depuis le rétablissement de l'empire germanique par Guillaume III, roi de Prusse.

La presse anglaise fait remonter son origine au *Weekly News*, publié en 1622, par

Nicholas Burne. — Quelle différence avec les journaux d'aujourd'hui. Le grand journal diplomatique européen, *Le Times*, le *Daily News*, le *Telegraph*, le *Standard*.

J'ai déjà dit que ce fut à Anvers que parut le premier journal belge, en 1605, et c'est donc à la Belgique que revient réellement l'honneur d'avoir donné naissance à la presse.

Le Danemark fait dater son premier journal de 1663, la Suède 20 ans plus tôt, en 1643, et la première gazette norvégienne ne vit le jour qu'en 1763, 100 ans plus tard.

La Gaceta de Madrid, le premier journal espagnol parut en 1626, mais ce ne fut que 50 ans plus tard que le Portugal tomba dans le mouvement et eut aussi sa première publication périodique. La Hollande a joué un rôle très important dans les commencements du journalisme, et dans le début, ses gazettes se placèrent au premier rang parmi celles que l'on publiait en Europe. La plus ancienne date de 1623. Ce pays était alors le réfuge — j'allais dire le repaire — de tous les cancans scandaleux de l'Europe, et ses journaux eurent pendant assez longtemps une circulation européenne.

Le premier journal hongrois date de 1721.

La première gazette polonaise ne vit le jour que plus tard encore et ce fut Pierre le Grand qui fonda le premier journal russe à Moscou en 1703. — L'empereur en était lui-même le rédacteur-en-chef — comme d'ailleurs, il est le chef de tout, en Russie, à commencer par la religion.

J'ai raconté, dans la première partie de ce travail, les commencements de la presse en Italie, et il ne me reste qu'à dire pour l'Europe, que le premier journal turc fut publié en français, à Constantinople en 1793, par Verninbac, ambassadeur de la république française auprès de la Sublime Porte.

Toutes les colonies anglaises, françaises, espagnoles, hollandaises, portugaises, en Asie, en Afrique et en Océanie, ont leurs journaux, car la presse compte aujourd'hui comme un des plus puissants instruments de colonisation et de civilisation.

La Chine avait un journal longtemps avant l'ère chrétienne, mais tel était le journalisme à cette époque dans le Céleste Empire, tel il est aujourd'hui. Le Chinois est resté stationnaire.

Dans l'Amérique du Sud, le Brésil, le Pérou, le Chili, la République Argentine,

l'Equateur, la Colombie et le Vénézuéla ont leurs journaux depuis le commencement du XIXe siècle.

On peut en dire autant du Mexique, du Guatémala, du Nicaragua et du Honduras.

Il n'est pas de pays au monde où la presse soit aussi répandue, ait autant d'importance qu'aux Etats-Unis, et l'histoire du journalisme américain formerait toute une étude spéciale pour en arriver à la traiter d'une manière intelligente. Vous êtes, d'ailleurs, tous familiers avec les merveilles de l'entreprise, du *go-head* et de l'intelligence pratique de nos voisins de la grande république.

La première gazette qui parut aux Etats-Unis fut imprimée à Boston, le 25 septembre 1690, mais les autorités coloniales s'empressèrent d'en arrêter la publication. On traitait les colonies à coups de bâton en ces temps là ; le Canada en a goûté plus tard, notamment avant l'insurrection de 1837. Un deuxième journal fut publié à Boston en 1704, puis vinrent successivement le *Boston News Letters*, la *Boston Gazette*, le *New England Courant*, jusqu'à l'époque de la révolution de 1776.

Des journaux avaient aussi été fondés à

New-York, à Philadelphie et en Virginie, dans le Connecticut et dans le Rhode Island.

Aussitôt après la révolution, les journaux hebdomadaires devinrent quotidiens, et en 1800 il y avait 150 journaux publiés aux Etats-Unis. Il y en avait 359, en 1810; 851, en 1828; 1390, en 1834; et en 1860 il y a vingt ans à peine, il se publiait aux Etats-Unis 3242 journaux politiques; 277 journaux religieux; 298 journaux et revues littéraires et 234 traitant de matières diverses. Le tout avec un tirage annuel de 927,951,548 d'exemplaires.

Voilà ce qu'était la presse américaine il y a 25 ans.

Le *Herald* de Gordon Bennett, la *Tribune* de Horace Greely, le *Times*, le *World* existaient déjà à cette époque; et vous connaissez trop bien, messieurs, l'histoire de ces grands journaux américains d'aujourd'hui, pour que je fasse autre chose que les nommer en passant, comme je l'ai fait tout à l'heure pour les grands journaux de Londres.

Il se publie aux Etats-Unis des journaux dans presque toutes les langues connues: en anglais, en français, en allemand, en italien, en scandinave, en espagnol, en tchè-

que, en hollandais, en gallois et même en chinois. Les mormons, les spirites, les nègres et toutes les races et les professions ont leurs organes particuliers.

Voici les dernières statistiques de la presse américaine. Chapeaux bas! messieurs! ce sont les plus beaux états de service du journalisme qu'il soit possible de voir au monde :

Le nombre des journaux américains est aujourd'hui de 13,304, avec une moyenne de circulation de 30,000,000 d'exemplaires par jour. Et parmi ces 13,304 journaux, on en compte 1,286 quotitiens et 10,706 hebdomadaires. Les autres varient du semi-mensuel au trimestriel.

En un mot, de toutes les nations du monde, ce sont les Etats-Unis qui ont le plus de journaux, 13,300 pour une population de 50,000,000. L'Allemagne qui vient ensuite, n'en a que 3,000 ; la France, 2,500 ; l'Angleterre, 2,000 ; l'Autriche, 1,500 ; la Russie, 600 ; la Suisse, 500. Les Etats-Unis seuls en ont autant que tous les pays de l'Europe réunis.

C'est qu'en Amérique où l'instruction est obligatoire et où tout le monde sait lire et écrire, où tout le monde est électeur, où il

est très souvent le seul lien qui rattache au monde le colon isolé des nouveaux territoires, le journal est de première nécessité. A peine un village est il né qu'un homme y arrive avec quelques livres de caractères et une presse telle quelle, et le lendemain de sa venue il se fait journaliste; écrivant, composant et tirant lui-même son journal, une pauvre petite feuille de papier imprimée que deux ou trois gamins vont vendre au coin des rues.

Il me reste à vous parler maintenant de l'origine de la presse canadienne, et de l'histoire du journalisme dans la province de Québec. Je ne serai pas long, car je ne veux pas vous ennuyer en vous disant des choses que vous savez déjà; et je n'ai malheureusement pas eu le temps de faire un travail qui me permette d'entrer dans des détails que ne comporte pas d'ailleurs le caractère restreint de ma conférence de ce soir.

Le premier journal publié à Montréal fut fondé par Fleury Mesplet, en 1778. C'était la *Gazette de Montréal*, qui existe encore, mais qui ne parle plus français, dit Benjamin Sulte, dans ses *Mélanges*. La *Gazette* était alors publiée dans les deux langues, et M.

Richard White, son directeur gérant d'aujourd'hui, en possède des exemplaires qu'il me faisait voir il n'y a pas longtemps encore.

Il n'y avait donc pas de journaux sous la domination française, et ce Fleury Mesplet était un français de Philadelphie qui était venu à Montréal avec le colonel Hazen et les américains Franklin, Chase et Carroll en 1776. Mesplet avait monté sa presse dans le vieux château de Ramezay, maintenant occupé par la faculté de médecine de l'Université Laval.

Mesplet, après le départ des Américains, imprima le *Cantique de Marseille*, dont il reste encore des exemplaires, et le *Règlement de l'Adoration perpétuelle*, avant de fonder la *Gazette* de Montréal, en 1778.

Il fut sans contredit le fondateur de la presse périodique à Montréal.

Québec avait cependant pris les devants dès 1764, et un Ecossais de Philadelphie nommé William Browne y avait fondé un journal.

Le premier numéro de la *Gazette de Québec* parut le 21 juin 1764, chaque page ayant deux colonnes : l'une en français l'autre en anglais. Les noms des imprimeurs y figurent

avec l'adresse du bureau Gilmore, rue St. Louis, deux portes au dessus secrétariat.

Ce furent là les commencements de la presse canadienne à Montréal et à Québec.

La *Gazette* de Québec était très attachée au gouvernement qui la subventionnait. Cette tradition est encore assez vivace en certains quartiers, dit encore Benjamin Sulte.

La bile échauffée par les injustices de Haldimand, notre ami Mesplet sentit se réveiller en lui sa verve gauloise et sous le titre assez curieux de : *Tant pis tant mieux*, il fonda à Montréal en 1779, un journal satirique qui fut redigé par un nommé Valentin Jotard, avocat.

Le gouverneur ne comprit pas la farce et il coffra Mesplet l'éditeur et Jotard le rédacteur, dans la prison de Québec.

On voit que le *Canard* n'aurait pas vécu longtemps à cette époque là. Pendant cinq ou six ans, nous n'entendons plus parler de journaux et ce n'est qu'en 1788 que se fonda le *Quebec Herald* qui eut la vie dure et courte. La même année Mesplet établit à Montréal la *Gazette littéraire*. C'est alors que Joseph Quesnel, poëte et musicien de Saint Malo, vint se fixer au Canada.

Le premier Journal d'Ontario : *The Upper Canada Gazette,* parut en 1790, et au mois de janvier 1805, M. Thomas Cary fonda le *Mercury* de Québec. Ce journal existe encore mais bien peu de personnes connaissent son existence.

Les querelles politiques et nationales avaient fini par s'envenimer entre les Canadiens et les Anglais, et nos compatriotes sentaient la nécessité d'avoir un organe à eux, car comme je l'ai déjà dit, tous les journaux d'alors supportaient le gouvernement.

Le 13 novembre 1806, parut à Québec, un journal en langue française publié par Charles Roi, imprimeur, rue St-François. Le journal paraissait tous les samedis.

C'était *Le Canadien* de Québec qui existe encore.

Nommer ses premiers rédacteurs, c'est nommer nos chefs politiques du temps : Bédard, Blanchet, Bourdages, Plante, Borgia, Taschereau et autres. M. Antoine Bouthillier en était cependant le rédacteur attitré et toutes les correspondances devaient lui être adressées.

La circulation du *Canadien* se répandit promptement dans la province et la guerre

s'engagea avec la presse de langue anglaise. Le nouveau journal publia des articles d'un haut intérêt et qui firent sensation, sur les évènements de la cession du Canada, la formation du gouvernement civil, l'acte de Québec et la constitution.

On disait même que l'ambassadeur français aux Etats-Unis, le baron Turreau, avait servi d'agent pour importer de France le matériel d'imprimerie du journal, et le *Canadien* ne s'en défendait pas.

A cette date, les *chouayens* existaient déjà ; on entendait par là les faux patriotes, les transfuges du parti national. Qu'on me pardonne une courte digression pour expliquer l'origine du mot. Cela remonte à la bataille du fort *Chouagan* ou *Chouayen* — site actuel d'Oswego — qui eut lieu en 1756. Quelques renégats français penchèrent en cette occasion du côté des Anglais qui furent battus à plate couture par le marquis de Montcalm.

Et le mot *chouayen* resta pour désigner les transfuges et les traitres à la cause de la patrie.

On avait même donné à un endroit mal-

famé du faubourg St-Roch, à Québec, le nom de : *Fort Chouayen.*

Dès le 10 janvier 1807, le *Canadien* s'était moqué des *chouayens* en les chansonnant :

Plus de français —parlez anglais
Puisqu'on l'exige.
Car qui ne le parlera
Tant pis pour lui ça sera.
Et pour qui ne le pourra
Tant pis encore vous dis-je.
Mauvais citoyen sera,
Et pour tel on le pendra.

Ce fut ce parti qui, en janvier 1807, entreprit de publier le *Courrier de Québec,* avec Jacques Labrie pour rédacteur en chef ; mais le journal creva le 2 juin 1807, après cinq mois d'existence. J'ai en ma possession un numéro de ce fameux journal. Le voici, c'est toute une curiosité, et on voit que l'organe des *Chouayens,* n'avait pas un format bien étendu. Les *Chouayens* n'étaient pas encore assez nombreux dans le pays pour entretenir un journal.

Le *Canadien* fut supprimé en 1810 par les autorités. C'était encore la mode, à cette époque, de faire taire un écrivain, en supprimant le journal et en coffrant le journaliste. Le *Spectateur* qui parut à Montréal de 1813 à 1817, ne s'occupait guère de politique, mais

il était bourré de vers et d'articles instructifs presque toujours bien écrits.

Michel Bibaud avait fondé à Montréal, en 1814, une revue fort intéressante, intitulé l'*Aurore des Canadas*. Cette revue, la première du genre dans le pays, vécut 15 ans, pendant lesquels M. Bibaud fut constamment sur la brêche pour défendre notre langue et notre nationalité.

En 1819, le *Canadien* reparut à Québec sous le patronage de Mgr Plessis, et disparut encore en 1822 pour avoir publié un écrit qui ne plaisait point au prélat.

M. Ludger Duvernay avait essayé inutilement de 1817 à 1823, de fonder des journaux à Trois-Rivières, mais nous le retrouvons à Montréal en 1826, fondant la *Minerve*, avec A. N. Morin comme rédacteur. La *Minerve* était alors comme l'évangile du parti canadien, dit Benjamin Sulte, et jamais M. L. Duvernay et Morin auraient pu prévoir le triste rôle qu'on lui fait jouer aujourd'hui dans l'affaire Riel.

La *Minerve* organe des patriotes, organe de M. Papineau, est bien dégénérée depuis quelques années, et les *Chouayens* ont relevé

la tête en s'emparant de ce journal fondé pour les combattre.

Le *Canadien* était reparu en 1831 sous la direction de M. Etienne Parent, avec la devise : " Nos institutions, notre langue et nos lois."

En 1832, M. Duvernay et M. Tracey, rédacteur du *Vindicator*, avaient été emprisonnés pour avoir attaqué le conseil législatif ; mais en face du sentiment national qui se développait on les relacha sans oser leur faire de procès.

Après avoir subi plusieurs transformations, la *Mincrve*, qui d'abord n'était publiée que deux fois par semaine, avec un format in-quarto, devint par la suite l'in-folio quotidien que tout le monde connait au Canada. Ce journal a été publié sans interruption depuis 1826, si l'on veut en excepter le temps des troubles de 37 et 38. Ses pricipaux rédacteurs ont été, l'Hon. MORIN, R. BELLEMARRE, GÉRIN-LAJOIE, DELAPONTERIE, MARCHAND, GÉLINAS, PROVENCHER, DANSEREAU, DUNN, DECELLES, TASSÉ, etc.

J'emprunte maintenant à Lareau, ce chercheur et ce travailleur que vous connaissez tous, l'historique des premiers jours de l'*Ave-*

nir en même temps que le programme de l'école libérale canadienne de cette époque. C'est aussi dans Lareau que j'ai puisé la plupart des autres renseignements qui vont suivre.

" L'*Avenir* fut fondé en Juillet 1847, par une société en commandite de jeunes gens, et rédigé par un comité de colloborateurs. Il portait pour devise : " Le travail triomphe de tout."

" L'âme de la rédaction, celui qui a fait des efforts inouïs pour maintenir cette feuille pendant les quatre années de son existence est Jean-Baptiste Eric Dorion, le plus désintéressé, le plus persévérant ami de la liberté en Canada. Eric Dorion, ou *l'Enfant terrible*, comme on l'appelait, naquit à Ste. Anne de la Pérade, le 18 Septembre 1826. L'un des premiers membres de l'Institut Canadien, il occupa la présidence en 1850. Appelé au parlement par les électeurs de Drummond et Arthabaska en 1854, il fut réélu trois fois depuis par la même circonscription électorale. Il mourut dans l'éclat de sa carrière politique le 1er Novembre 1866. Le succès d'un grand nombre de réformes lui revient de droit. Plus que tout autre, il sut pénétrer le peuple

de la reconnaissance de ses droits. Il fut le véritable fondateur de l'*Avenir ;* mais il a été aidé dans cette tâche par des amis dévoués à la cause libérale: L. A. Dessaulles, Jos. Doutre, R. Laflamme, Labrèche Viger, Charles Laberge, Jos. Papin, Charles Daoust, C. F. Papineau, Auguste Papineau, etc. Leur ambition était de perpétuer dans le journal les idées et les sentiments qu'ils puisaient à l'Institut Canadien, foyer ardent de libéralisme. L'organe était destiné à stimuler, dans une autre sphère, l'amour du travail et de l'instruction mutuelle. La cause de l'éducation leur était chère ; ils la mettaient en première ligne sur la longue liste des réformes qu'ils réclamaient de la législature. Voici le véritable programme de l'*Avenir :*

1. L'abolition de la tenure seigneuriale ;
2. L'élection des membres du Conseil Législatif, jusqu'alors l'instrument du pouvoir ;
3. La décentralisation du pouvoir judiciaire ;
4. L'élection de la magistrature ;
5. Le suffrage universel ;
6. Le scrutin secret ;
7. L'éducation aussi répandue que possible ;

8. La représentation basée sur la population ;

9. L'abolition de la dîme ;

10. L'annexion aux Etats-Unis ;

11. La sécularisation des réserves du clergé ;

12. L'abolition des pensions payées par l'Etat ;

14. La codification des lois ;

15. L'établissement du système municipal ;

15. La réforme postale ;

16. L'élection de tous les fonctionnaires importants ;

17. Le libre échange et la libre navigation des fleuves ;

18. La réunion du parlement à des époques fixes chaque année ;

19. L'établissement des fermes modèles ;

20. La réduction des droits sur les articles de consommation ;

21. La colonisation des terres incultes.

Depuis 1852 bon nombre d'articles de ce programme reçurent la sanction des chambres. A l'époque de la confédération la tenure seigneuriale était abolie ; le conseil législatif rendu électif ; le pouvoir judiciaire décentra-

lisé ; l'éducation quelque peu réformée ; la codification des lois accomplie ; le système municipal établi ; le parlement convoqué annuellement ; des fermes modèles instituées ; et les terres incultes ouvertes à la colonisation.

L'Avenir étant tombé en 1852, le *Pays* le remplaça ; ce fut le véritable organe du parti libéral. Mais quelques hommes, véritables pionniers du radicalisme, blessés des tendances du *Pays* qui répudiait le programme de l'*Avenir*, ressuscitèrent en 1854, ce qu'on est convenu d'appeler le second *Avenir*. Voici son programme :

1. Abolition du prétendu gouvernement responsable. Gouverneur électif directement responsable au peuple, en choisissant les chefs de départements, avec ou sous le contrôle de la Législature, suivant la pratique établie dans la république américaine.

2. Chefs de départements uniquement occupés des affaires de ces départements, sans pouvoir intervenir dans la législation.

3. Chaque membre du parlement pouvant prendre l'initiative de toute mesure législative quelconque.

4. Abolition du Conseil Législatif, jusqu'à l'indépendance du Canada.

5. Défense à tout représentant du peuple d'accepter du gouvernement aucune charge lucrative pendant la durée de son mandat.

6. Elections des deputés à une époque fixe, et tous les deux ans.

7. Convocation annuelle du parlement, à époque fixe.

8. Elections au scrutin secret. Tous officiers municipaux, tels que greffiers, régistrateurs, shérifs, coroners, magistrats, recorders, électifs ; les maires de chaque localité officiers rapporteurs de droit.

9. Liste des jurés préparée par les conseils municipaux de comté ou de paroisse, et les jurés indemnisés pour leurs services.

10. Fonctionnaires prévaricateurs et malversateurs justiciables des tribunaux ordinaires.

11. Siège du gouvernement fixé d'une manière permanente.

12. Décentralisation judiciaire ; codification des lois, simplification de la procédure civile, réduction des frais de justice.

13. Séparation de l'Eglise et de l'Etat.

14. Abolition *entière* de la tenure seigneuriale.

15. Abolition de la dîme.

16. Revenus des réserves du clergé consacrés au soutien de l'éducation.

17. Réduction des dépenses publiques. Salaire du Gouverneur réduit à $4,000, y compris son logement. Réduction du nombre des buralistes.

18. Etablissement de banques de crédit foncier.

19. Abolition du douaire, des rentes fonfoncières non rachetables, et des substitutions.

20. Réciprocité complète du commerce avec les Etats-Unis ; libre navigation du St. Laurent et des canaux pour les navires de toutes les nations.

21. Importation en franchise des articles de consommation indispensables.

22. Loi spéciale livrant la construction des chemins de fer aux compagnies particulières seulement.

23. Loi pour empêcher l'absorbtion des propriétés en main morte.

24. Abolition des pensions payées par l'Etat.

25. Réforme de l'éducation, en la délivrant des nombreuses entraves qui retardent son progrès. Ecoles subventionnées par l'Etat et dépouillées de tout enseignement sectaire.

26. Encouragement de l'agriculture.

27. Abolition des priviléges de toute espèce ; droits égaux, justice égale pour tous les citoyens.

28. Organisation de la milice, comme aux Etats-Unis, de manière à donner des armes à chaque milicien, et laisser à chaque bataillon le choix de ses officiers. Abolition de la loi actuelle de milice et des compagnies de volontaires.

29. Indépendance, république, annexion aux Etats-Unis. Séparation du Haut et du Bas-Canada.

Le second *Avenir* était rédigé par quelques membres de l'institut, ayant à leur tête le citoyen BLANCHET.

Le premier numéro du *Pays* remonte au 15 janvier 1852. Ce journal remplaça, comme organe libéral, le *Moniteur Canadien* et *l'Avenir*. Il subsista jusqu'à 1871. Dans les commencements il était publié trois fois par semaine et dans les trois dernières années, tous les jours.

" La rédaction du *Pays* fut confiée, lors de sa fondation, à l'Hon. L. A. Dessaulles. Polémiste vigoureux, adversaire infatigable, connaissant à fond les questions politiques et tous les points de droit constitutionnel, le journal ne pouvait être confié à une plume plus habile et plus savante. Il fut remplacé dans le fauteuil éditorial par MM. Labrèche Viger, Hawley, Charles Daoust, Arthur Buies, Alphonse Lusignan, A. Achintre, N. Aubin, P. McDonald, N. Bienvenu, etc."

" De 1837 à 1843 il se publia à Québec un petit journal humoristique et frondeur qui, après avoir débuté bien modestement, finit par obtenir un succès fou. On se le passait de main en main, on se l'arrachait dans les rues, on le lisait sur les boulevards, dans les salons et dans les carrefours. Il fit concurrence aux grands journaux et on en parlait par toute la province. Il attaquait tous les ridicules et tous les vices, tonnait contre le fanatisme anglais, sifflait les personnages les mieux huppés, depuis la grande dame jusqu'à la grisette de bas étage, les gouverneurs comme les simples valets de chambre. Véritable enfant de Paris, son rédacteur promenait sa figure sarcastique dans les rues de la vieille

capitale, recueillant sur son passage des applaudissements en échange des dards et des quolibets qu'il lançait étourdiment de droite et de gauche."

" Il fallait le voir s'attaquer aux gouverneurs anglais : Lord Durham, Poulett Thomson, Melbourne, Charles Bagot, Lord Colborne, etc. Comme sa franchise est verte, comme son parlé est franc, comme sa pointe est incisive, comme son trait est mordant ! Véritable boîte de Pandore, *Le Fantasque*, (car le lecteur a dû reconnaître l'œuvre du spirituel N. AUBIN), était le portegriefs des Canadiens-Français. Tous ceux qui avaient à se plaindre du gouvernement d'abord, puis des autorités quelconques, municipales ou autres, trouvaient là un refuge pour se cacher ou une tribune pour élever la voix.

" Le *Fantasque* est l'expression de la gaieté vive et gauloise du peuple canadien en bonne humeur et en franche lippée. Il rit, badine, bourdonne, casse les vitres, fait du bruit, pique, mord, se débat, lance des horions, dit sournoisement ce qu'il pense et se cache pour éviter les coups. L'épigraphe portait : " Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais

où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut." Le journal et sa tendance se peignent dans cette phrase. Faible et pauvre, l'auteur lance cette petite feuille dans le public : il n'a ni imprimerie ni imprimeur ; n'importe, il porte avec lui son idée. A la fin, un imprimeur charitable lui fait un numéro. Celui-ci ne portait aucune date, parce que, dans l'esprit du rédacteur, il ne devait pas avoir de frères. Il est bien accueilli cependant ; il en vient un second numéro, puis ainsi de suite pendant quatre ans, formant trois volumes in-8, et un autre (le quatrième) in-quarto."

"En 1841, M. V. Delorme fonda *le Journal des Etudiants*, et peu après *l'Institut ;* le *Phénix* fut publié en 1841, par J. J. Williams, éditeur du *Journal du Peuple*, fondé en 1842. MM. Huston et Bertrand, publièrent en 1842, l'*Artisan ;* MM. Cauchon et Côté le *Journal de Québec* en 1842 ; M. Aubin, le *Castor* en 1843 ; M. Cinq-Mars le *Diable Bleu*, en 1843 ; M. A. Fortier, le *Charivari* et le *Citoyen* en 1844 ; MM. Drapeau et Plamondon, le *Ménestrel* en 1844. Le *Literary Garland* remonte à 1842.

Une des premières publications littéraires

du Canada est la *Revue Canadienne* de L. O. Letourneux, publiée à Montréal dans les années 1844, 45, 46. Le fondateur voulut en faire une publication de politique, de jurisprudence, de littérature et de traditions populaires. Le Dr. Leprohon fonda la *Lancette Canadienne* en 1847 ; M. Olivier l'*Echo des Campagnes* en 1847. Le *Journal des Trois-Rivières*, établi par G. Stobb, remonte à 1846. Le *Moniteur Canadien* parut en 1849 sous la direction de M. De Montigny. C'était un journal quotidien sincèrement dévoué aux intérêts nationaux, ennemi de la bureaucratie et des iniquités de la presse et du parti tory. Il fut remplacé par le *Pays*, vers 1852.

L'*Ami de la Religion et de la Patrie*, journal ecclésiastique, polique et littéraire, parut le 18 Décembre 1847. Il était rédigé par M. Jacques Crémazie et S. Drapeau ; il fut discontinué en 1849. Ses écrits s'inspirent tous à une source religieuse. Il fut pour Québec ce qu'étaient les *Mélanges Religieux* pour Montréal.

Le *Canadien Indépendant* parut en 1849. Il fut fondé par MM. Aubin et Fréchette et ne vécut qu'une année. C'était un partisan dévoué de l'indépendance du Canada. Depuis

cette époque cette grave question a été prêchée par plusieurs journaux, qui ne vécurent à la vérité que l'espace d'un matin ; ils marquent cependant les tendances d'une portion de la population. Entre autres je citerai : *l'Indépendance Pacifique du Canada*, fondé par M. LANCTOT en 1867 et l'*Indépendant* fondé par M. A. BUIES en 1870. M. Médéric Lanctôt avait déjà donné naissance à *l'Union Nationale* et à la *Presse*. En 1876 M. Buies lança le *Réveil*.

En 1849, M. S. DRAPEAU fonda l'*Ordre Social*, et en 1850, MM, Fréchette et Lettoré, *la Sentinelle* et *le Peuple Travailleur*. Le *Semeur Canadien*, publié à Napierville par NARCISSE CYR, parut en 1851.

La Patrie, journal du soir, parut le 26 Septembre 1854. Timide dans ses débuts il finit par approuver la politique de M. Lafontaine et se ranger du côté conservateur. Il lutta hardiment contre le *Pays*. Il était rédigé par M. RAMBAULT, et plus tard par M. DE LA PONTERIE. Ce journal paraissait deux fois la semaine ; il s'opposa à la question si populaire de l'abolition de la tenure seigneuriale.

Le *National*, fondé en 1855, par MM.

HUOT, FOURNIER et PLAMONDON servit d'organe au parti libéral dans le district de Québec. Il releva le drapeau des idées démocratiques que le *Canadien* et le *Journal de Québec* venaient d'abandonner en saluant la combinaison ministérielle qui s'appela Hincks-Morin.

" M. L. M. DARVEAU fonda l'*Observateur*, journal critique, en 1858 ; cette feuille se soutint jusqu'en mai 1860. En juillet de la même année, M. Darveau publia la *Réforme*, dans les intérêts du parti libéral du district de Québec ; elle fut publiée jusqu'en 1864. Le *Franco-Canadien*, fondé en 1860 par l'Hon. CHS. LABERGE, subsiste encore, grâce à l'esprit éclairé de son rédacteur actuel, M. F. G. MARCHAND. *L'Ordre* fut publié à Montréal en 1868, d'abord par un comité de collaborateurs puis plus spécialement par M. ALP. DESJARDINS et M. GENAND. Le *Nouveau-Monde*, organe spécial de l'évêché de Montréal, remonte à 1867 ; il compte parmi ses rédacteurs, MM. ROYAL, DESJARDINS et BEAUSOLEIL. Le *Courrier du Canada*, fondé en 1857, compte parmi ses rédacteurs MM. TACHÉ, RÉNAULT et AMYOT. M. H. FABRE fonda l'*Evénement* à Québec en 1867 ; M. GÉRIN, le *Constitutionel* à Trois-Rivières, en

1867 ; MM. MOUSSEAU et DAVID, l'*Opinion Publique* en 1870 et M. BEAUSOLEIL le *Négociant Canadien* en 1872. Il faut encore mentionner le *Courrier de St-Hyacinthe*, rédigé par MM. H. MERCIER, Os. DUNN, De La Bruère ; *L'Union*, organe du parti libéral du district de St-Hyacinthe, rédigé par MM. FONTAINE, MORRISSON, RICHER, etc ; le *Bien Public*, fondée en 1874, par MM. L. O. DAVID et C. BEAUSOLEIL ; le *Messager de Sorel*, œuvre de M. J. B. BROUSSEAU ; l'*Echo de Beauharnois*, soutenu par M. THOMAS BROSSOIT ; le *Pionnier de Sherbrooke* et le *Progrès*, rédigés par M. BÉLANGER ; *La Gazette de Joliette*, publiée par M. MARTEL. La *Gazette de Sorel* alimentée par M. BARTHE, remonte à plus de vingt ans.

" On peut ajouter à cette liste plusieurs autres journaux de campagne qui n'ont vécu que quelques années ou qui ont été remplacés par d'autres feuilles que je n'entreprendrai pas de nommer, car je risquerais d'en oublier quelques uns. Dans tous les cas, il est certain que les journaux des districts ruraux prendront de plus en plus de l'importance et de la circulation, à mesure que le goût de la

lecture se développera dans cette partie du pays."

Mon travail sur la presse touche à sa fin, car je n'ai pas l'intention de vous entretenir sur ce que vous connaissez tous aussi bien que moi.

Qu'il me suffise de citer en passant parmi les journaux libéraux qui ont été publiés depuis : *Le National, La Patrie,* à Montréal, *L'Eclaireur, L'Electeur,* à Québec.

La presse anglaise à fait des progrès énormes au Canada depuis dix ans, surtout à Montréal et à Toronto, et le *Globe,* le *Mail* et le *Telegram* à Toronto ; la *Gazette,* le *Star,* le *Herald,* le *Witness* et le *Post* à Montréal, sont des journaux qui font honneur au pays.

Disons aussi que la presse française a subi des améliorations sensibles depuis la même époque et que la circulation des journaux français à Montréal s'est quintuplée depuis l'année 1880.

Voici la statistique la plus récente sur la presse dans tout le Canada. Le nombre total de publications périodiques, en Canada, est de 645 réparties comme suit : Québec, 109 ; Ontario, 398 ; Nouveau-Brunswick, 35 ; Nouvelle-Ecosse, 48 ; Manitoba, 27 ; Colom-

bie britannique, 12 ; Ile du Prince Edouard, 8 ; Territoires du Nord-Ouest. 8.

On compte 79 journaux quotidiens et 465 journaux hebdomadaires ; le reste est partagé entre les publications mensuelles, semi-mensuelles et trimestrielles.

Ces chiffres sont exacts. Maintenant, messieurs, ma tâche est terminée ; et permettez-moi de vous remercier de la patience avec laquelle vous avez bien voulu écouter ce travail bâclé à la hâte et très décousu dans la forme.

Votre président, M. Préfontaine, vous disait l'autre soir que je vous expliquerais la manière de faire de l'argent avec un journal français.

Mon Dieu ! messieurs, il en est du journalisme comme de tous les métiers et de toutes les professions ordinaires ; il faut d'abord faire un apprentissage ou une cléricature ; demeurer stagiaire pendant quelques années et se lancer ensuite dans la voie de l'entreprise individuelle. Travailler dur et ferme pour commencer ;—se lever matin se coucher tard ; ne jamais dépenser dix dollars lorsque l'on n'en gagne que cinq, et être assidu, très assidu aux affaires.

Vous voyez que l'on devient journaliste comme l'on devient avocat, comme on devient ingénieur, comme on devient épicier. — Ce n'est pas plus malin que cela .... mais c'est beaucoup plus difficile à mettre en pratique qu'à proclamer en théorie, — comme d'ailleurs pour toutes les professions du monde.

Maintenant, permettez-moi de vous citer en terminant quelques vers que j'ai découpés, il y a quelques années déjà, dans un recueil de poésie et qui sont signés par un poète dont vous entendez probablement le nom pour la première fois : DEVELEY.

Les voici, et je m'en sers pour mon épilogue :

Vous dont l'ambition vise à de hauts sommets
Ecoutez ce conseil ; ne l'oubliez jamais.
Restez pauvre toujours, s'il faut par des bassesses
Acquérir des honneurs ou de viles richesses ;
Restez faible, s'il faut, pour trouver un appui,
Vous mettre bassement au service d'autrui.
Sachez qu'on ne vend pas sa plume ou sa parole ;
Que l'inflexible honneur doit être notre idole
Et qu'il vaut mieux garder sa fière pauvreté
Que d'avoir à rougir de quelque lâcheté.

ANITA

SOUVENIRS

D'UN CONTRE-GUERILLAS

CONFERENCE

FAITE DEVANT LE

CERCLE MONTCALM DE FALL RIVER

LE 11 JUIN 1874

ANITA

SOUVENIRS D'UN CONTRE-GUERILLAS

On se battait ferme et dru chez Dupin.

Surtout lorsqu'on avait l'honneur d'appartenir à la 2ème compagnie montée de la " Contre-guérillas : " compagnie commandée, s'il vous plaît, par un petit-fils du maréchal Ney.

Fameux régiment que celui-là, je vous en donne ma parole, Messieurs !

Chez Dupin — comme nous disions alors — on buvait sec, on faisait ripaille dans les entr'actes ; mais le premier appel du clairon nous faisait rentrer en scène, et nous avions la réputation de nous battre comme des enragés ; ce qui faisait que les *Chinacos* nous avaient appliqué le gentil sobriquet de *diablos colorados,* — ce qui veut dire " diables rouges."

Ils avaient, ma foi, raison de ne pas nous

adorer, ces bons Mexicains, car nous leur rendions bien la pareille et avec intérêts encore.

C'était aux premiers jours de février 1866, si je me rappelle bien. Nous étions de passage à Monterey, venant de Matamoros, et en route pour rejoindre la division Douay, qui était campée sous les murs de San Luis Potosi.

Notre escadron escortait un convoi de vivres. Comme les muletiers mexicains ne sont jamais pressés, et que le train n'avançait pas vite, j'avais demandé et obtenu la permission de devancer le détachement d'un jour ; et je me trouvais à Monterey, vingt-quatre heures avant mes camarades.

Puisque j'ai tant fait de vous dire que je tenais à passer un jour à Monterey, autant vaut compléter tout de suite ma confidence, et vous avouer que les yeux noirs d'une senorita étaient pour beaucoup dans cette décision prise à la hâte.

J'étais maréchal des logis chef de mon escadron, et je n'aurais voulu pour rien au monde manquer l'occasion de donner un coup de sabre qui aurait pu me faire valoir la contre-épaulette de sous-lieutenant, alors l'objet de tous mes rêves.

J'arrivai donc au galop en vue de la *Silla*, et, un quart d'heure plus tard, j'apprenais que l'objet de ma course au clocher était depuis quelques jours chez une de ses parentes, à Salinas.

Jugez de mon désespoir!

Que faire ?

Je tenais à voir Anita, et Salinas était à une distance de dix bonnes lieues de Monterey. Je n'avais que vingt-quatre heures d'avance sur la colonne, et il m'était tout à fait impossible de penser à faire trente lieues en un jour sur mon cheval qui était déjà fatigué, et de pouvoir reprendre ensuite la route avec mes compagnons d'armes.

J'étais furieux de ce contretemps, quand je me rappelai fort à propos que j'avais une cinquantaine de dollars dans mes goussets. A Monterey, un bon mustang s'achète et se vend pour deux onces d'or.

Je trouvai tout de suite un maquignon qui me fournit une monture respectable pour vingt-cinq dollars, et après avoir confié mon fidèle *Pedro* — mon cheval — aux soins du garçon d'écurie de l'hôtel San Fernando, je me préparai à prendre la route de Salinas.

On me fit bien remarquer que les *Chinacos*

avaient été vus dans les environs depuis quelques jours, mais, quand on est militaire et amoureux, on se moque de tout — même et surtout des choses les plus sérieuses.

J'étais donc décidé à tout braver, fatigues et Juaristes, pour avoir l'ineffable plaisir de contempler pendant quelques instants les yeux noirs de ma *novia*.

Je plaçai de nouvelles capsules sur mes revolvers américains, et je pris une double ronde de cartouches pour ma carabine *Spencer*.

II

Quelques instants plus tard, je galopais sur la route poudreuse qui longe la base des montagnes élevées qui entourent Monterey. Mon cheval faisait merveille, et j'étais enthousiasmé de la surprise que j'allais causer à Anita, qui me croyait encore à Victoria, guerroyant contre ce brigand de Canalès.

Je répondais d'un air souriant aux *buenos dias* hypocrites des *rancheros* que je rencontrais sur la route. Il était notoire que ces coquins nous disaient bonjour du bout des lèvres, tandis que dans leurs cœurs, ils nous

vouaient à tous les diables. Mais j'étais de bonne humeur et j'oubliais pour le moment que j'étais en pays ennemi.

Je fis ainsi, sans y penser, cinq ou six lieues. Le cœur me battait d'aise à la pensée de l'heureuse inspiration que j'avais eue de me procurer une nouvelle monture, ce qui me permettait de passer sept ou huit heures auprès de l'objet de mes affections. C'est là une dose de bonheur énorme pour un militaire en campagne; croyez m'en sur parole, heureux lecteurs qui n'êtes jamais sortis de la paisible catégorie des pékins.

Je galopais donc content de moi-même et ne pensant nullement au danger, quand j'arrivai au gué d'une petite rivière qu'il me faillait traverser pour continuer ma route. Je lâchai la bride à mon cheval pour lui permettre de s'abreuver à l'eau claire qui coulait sur un lit de cailloux ; et j'étais en train de rouler une cigarette, quand le bruit des pas de plusieurs chevaux me fit tourner la tête. Je vis cinq ou six cavaliers qui se dirigeaient vers moi, mais qui, évidemment, jusque-là, ne m'avaient pas encore aperçu. Leur tenue demi-militaire me fit un devoir de m'assurer à qui j'avais affaire, avant de les laisser s'avancer plus

près, et je les interpellai de la phrase sacramentelle :

—*Quien vive ?*

—*Amigos !* répondirent en chœur mes interlocuteurs qui s'avançaient toujours, et qui me lancèrent en passant des bonjours qui me parurent équivoques. Je les laissai s'avancer et traverser la rivière, mais je résolus de ne pas les perdre de vue, pour éviter toute espèce de malentendu avec des personnages que je soupçonnais fortement d'appartenir à quelque bande du voisinage. Je les suivis donc à distance, bien décidé à ne pas leur donner la chance de se cacher dans les broussailles et de me lancer une balle à la manière habituelle des brigands à qui nous faisions la guerre.

Je crus m'apercevoir que l'un d'eux tournait de temps en temps la tête, comme pour bien s'assurer que je les suivais toujours, mais j'en arrivai bientôt à ne plus y porter attention et à croire, qu'après tout, ces pauvres diables pouvaient bien n'être que de paisible fermiers qui revenaient de Monterey. Je me relachai donc de ma surveillance et je tombai peu à peu, dans la série d'idées couleur de rose que

m'inspirait l'espoir de me trouver bientôt auprès d'Anita.

Vous souriez probablement, Messieurs, de mon infatuation amoureuse quand je vous nomme ma passion ; mais avant de vous raconter les aventures que me valut cet attachement digne d'un meilleur sort, laissez-moi vous dire qu'elle en valait la peine, ma Mexicaine.

Voilà bientôt huit ans que je l'ai oubliée, et, parole d'ex-*contreguérillas*, quand j'y pense par hasard, je me surprends à regretter la *plaza* de Monterey et les charmantes causeries que nous y faisions — Anita et moi — en écoutant la musique du 95ème. Je faisais retentir mes éperons et sonner mon grand sable de cavalerie sur le pavé, et elle souriait sous sa mantille — la coquine — aux officiers d'état-major qui me jalousaient ma bonne fortune.

III

Mais revenons à la grande route de Salinas et aux cavaliers inconnus qui galopaient devant moi.

J'avais donc fait taire mes soupçons, et

j'avais même oublié toute idée de danger, quand j'arrivai, toujours au galop, à un endroit où la route faisait un brusque détour. Mes Mexicains de tout à l'heure m'attendaient là le revolver au poing, et je fus accueilli par un brusque :

—*Alto ahi !* — halte là !

Mon cheval se cabra, et ma main droite fouillait encore les fontes de ma selle, quand j'entendis derrière moi le sifflement bien connu du lasso. Je sentis la corde se resserrer autour de mes épaules et un instant plus tard je roulais dans la poussière. Un brigand de *Chinaco* m'avait ficelé par derrière, pendant que ses dignes compagnons me mettaient en joue par devant.

Jolie position pour un sous-officier qui avait l'honneur de servir sous Dupin. Je me sentais attrapé comme le corbeau de la fable.

En vrais Mexicains qui font leur métier avec un œil aux affaires, mes braves adversaires commencèrent par me dépouiller de tout ce que je possédais et qui pouvait avoir pour un sou de valeur, me donnant, par ci par là, quelques coups de pieds pour me faire sentir que j'étais à leur merci. Les épithètes les plus injurieuses ne me manquèrent pas

non plus, pendant qu'on me liait solidement les bras de manière à me mettre dans l'impossibilité de faire un seul mouvement pour me défendre.

Je souffris tout en silence, me réservant mentalement le droit de me venger au centuple si jamais l'occasion s'en présentait.

On me plaça sur mon cheval, et, après qu'on m'eût attaché les jambes à la sangle afin qu'il ne me prît aucune envie d'essayer à m'échapper, nous laissâmes la grand'route pour nous enfoncer dans les broussailles. Après avoir voyagé pendant quelques heures, nous arrivâmes à une mauvaise hutte abandonnée, située sur les bords d'un ruisseau qui descendait des montagnes pour se jeter probablement dans le *Sabinas*.

Nous y passâmes la nuit, et l'on me fit l'honneur d'une sentinelle pour veiller sur moi, précaution bien inutile grâce aux liens dont j'étais littéralement couvert des pieds à la tête.

Avec une libéralité que je n'attendais pas d'eux, mes gardiens me donnèrent ma part d'un excellent souper qu'ils préparèrent avec soin, et ils m'offrirent même un bon verre de de *mezcal* que j'acceptai volontiers.

Aux questions que je fis pour savoir ce que l'on prétendait faire de moi, on répondit invariablement que je saurais le lendemain soir à quoi m'en tenir à ce sujet.

J'attendais avec une impatience que vous comprenez, lecteur, l'heure qui m'apprendrait le sort qui m'était réservé.

Je dormis tant bien que mal, et nous reprîmes de bonne heure un sentier qui conduisait à la grand'route.

J'étais toujours ficelé jusqu'aux oreilles, et je faisais piteuse mine entre les deux grands gaillards chargés de me garder.

Vers midi, nous avions atteint Lampasas ; et ce n'est que lorsque j'aperçus un bataillon de *Chinacos* qui grouillaient sur la place publique, que je commençai à comprendre ce que l'on voulait de moi.

Je sentis que, selon leur habitude, les Juaristes allaient d'abord essayer de me faire *causer*, en m'offrant un grade quelconque comme prix des renseignements que je pourrais leur donner, et que, si je m'y refusais absolument, on pourrait bien me faire passer *l'arme à gauche*.

Cette manière d'agir avec leurs prisonniers était proverbiale chez les Mexicains, et je

m'y attendais avec un calme assez mal emprunté à mon dessein bien arrêté de paraître indifférent au danger de ma position.

IV

Je réfléchissais encore aux vicissitudes de la vie de soldat, lorsque une ordonnance vint m'annoncer que l'on m'attendait chez le général Trevino, dont la brigade se trouvait de passage à Lampasas.

Je connaissait Trevino de réputation comme l'un des bons généraux qui avaient accepté du service sous Juarez, et je remerciai mentalement mon étoile de cette sorte de bonne fortune dans mon malheur.

Après avoir coupé mes liens pour me permettre de marcher, on me conduisit dans une grande salle, au rez-de-chaussée du palais municipal, où l'on me fit attendre le bon plaisir de Son Excellence, le général commandant supérieur.

Si l'exactitude est la politesse des rois, il nous a toujours paru évident que les rois du Mexique devaient être d'une impolitesse criante, à en juger par la conduite des fonctionnaires de la république actuelle.

On me fit attendre deux longues heures sans boire, ni manger ce qui me parut d'un mauvais augure pour la bonne humeur du général.

Quand la vie d'une homme est en jeu, il devient superstitieux en diable, et les événements les moins importants sont à ses yeux des pronostics sérieux.

On me transmit enfin l'ordre d'avancer, et je me trouvai, en présence de celui qui allait décider, si, selon sa coutume, je devais aller avant longtemps me balancer au bout d'un lasso, suspendu aux branches de l'arbre le plus voisin.

J'entrai d'un pas ferme et en prenant un air assuré qui s'accordait assez mal avec les idées noires qui se croisaient dans mon cerveau.

Plusieurs officiers étaient assis autour d'une table couverte de cartes et de dépêches. Le général, en petite tenue, arpentait la salle de long en large et semblait absorbé dans ses pensées. Au bruit que firent mes gardes en entrant, il leva la tête et me fit, de la main, signe d'avancer près de lui.

—Mes hommes m'apprennent, dit-il, qu'ils vous ont arrêté sur la route de Monterey à

Salinas ; et il me paraît pour le moins curieux que vous ayez eu l'audace de vous aventurer sur un terrain complètement au pouvoir de nos troupes depuis plusieurs mois. Ceux qui vous ont fait prisonnier vous accusent d'espionnage, et m'est avis qu'ils ont raison. Qu'avez-vous à dire pous vous défendre ?

—Rien, général. Il est permis à vos gens de m'accuser d'espionnage quand vous savez que je ne puis apporter aucune preuve pour les contredire. Je connais les lois de la guerre pour les avoir plusieurs fois exécutées moi-même sur l'ordre de mes supérieurs. Je ne suis pas un espion, mais il m'est probablement impossible de vous le prouver. Les raisons qui m'ont porté à entreprendre le voyage de Salinas sont d'une nature tout à fait pacifique ; je vous en donne ma parole de soldat.

Le général fixa sur moi un œil scrutateur, mais je supportai son regard avec une assurance qui me parut produire un bon effet.

—Et ces raisons, quelles sont-elles ?

Je baissai la tête en souriant et je relatai au général étonné, mon amour pour Anita et ma résolution de lui dire bonjour en passant par Monterey. Je lui fis part de ma résolution de me rendre à Salinas, malgré les avis que

j'avais reçus de la présence des Juaristes en cet endroit, et je lui racontai mon arrestation subséquente par ses hommes.

Il continua sa promenade pendant quelques minutes, en paraissant réfléchir à la plausibilité de mon histoire ; puis se tournant vers moi tout à coup :

—Vous me paraissez un bon diable, dit-il, et je crois que vous me dites la vérité. Mais si vous n'étiez un des hommes de Dupin, j'ajouterais à peine foi à vos paroles. Votre régiment se bat comme une brigade et les bons soldats sont amoureux en diable ; les Français surtout. Que diriez-vous, sergent, si je vous offrais les épaulettes de capitaine dans un de mes régiments de *lanceros ?*

—Je dirais, général, que vous voulez probablement vous moquer de moi, ce qui serait à peine généreux de votre part.

—Rien de plus sérieux. Dites un mot et vos armes vous seront rendues avec votre liberté. De plus, comme je vous l'ai déjà dit, une compagnie de braves soldats de la République Mexicaine sera placée sous vos ordres.

—Général Trevino, répondis-je en me redressant et en le regardant en face, si quelque malheureux, oubliant son devoir et son hon-

neur de soldat loyal, a pu sans mourir de honte prêter son épée dans de telles conditions, apprenez que je ne suis pas un de ces hommes-là. Plutôt mille fois mourir simple soldat fidèle à mon devoir d'honnête homme, que de vivre avec un grade que j'aurais acheté au prix d'une trahison honteuse.

—Est-ce là votre dernier mot ?

—Oui, général.

—Et vous êtes bien décidé ?

—Je suis bien décidé.

Le général réfléchit pendant quelques instants, puis se tournant vers l'un de ses aides-de-camp :

—Capitaine Carrillos, vous verrez à ce que le prisonnier soit conduit sous bonne escorte au camp de Santa Rosa, pour y être interné jusqu'à nouvel ordre. Et faisant signe de la main aux gardes qui m'avaient introduit, il me renvoya au corps de garde en attendant mon départ qui ne devait pas longtemps tarder.

V

Pour le moment j'avais la vie sauve ; mais, s'il fallait en croire les récits de ceux de nos

soldats qui avaient eu l'expérience de quelques mois de captivité chez les Mexicains, je n'avais guère à m'en féliciter.

Les Mexicains, à de rares exceptions près, traitaient leurs prisonniers un peu à la manière des Indiens des plaines de l'Ouest.

Chez eux, c'était l'esclavage accompagné de tous les mauvais traitements que suggérait à ces soldats demi-brigands leur nature sauvage et vindicative.

Il me restait cependant une dernière chance : l'évasion.

Coûte que coûte, j'étais bien décidé à tout risquer pour recouvrer ma liberté. Aussi, commençai-je à l'instant même à former des plans plus ou moins pratiques pour m'échapper des mains des *Chinacos*.

Le lendemain, de grand matin, flanqué de deux cavaliers et ficelé de nouveau des pieds à la tête, je prenais la route de Santa Rosa.

Comme nous étions en pays ami pour les Juaristes, mes gardes me laissèrent une certaine latitude ; et n'eussent été les liens qui me gênaient terriblement, je n'aurais pas eu trop à me plaindre de ces messieurs. Trente-six heures de route devaient nous conduire au camp, et, en attendant, je me creusais la tête

pour trouver le moyen de tromper mes Mexicains.

Si j'avais eu de l'or, j'aurais pu les acheter corps et âmes, car il est proverbial que ces braves descendants de Cortez — comme leurs ancêtres — ne savent guère résister aux appas d'une somme un peu respectable ; mais je n'avais pas un sou. On m'avait tout enlevé.

Nous campâmes, le premier soir, aux environs de Monclova, et je passai la nuit à méditer des plans d'évasion, tous plus impossibles les uns que les autres.

Nous nous remîmes en route de bonne heure, dans l'espérance — pour mes gardes, bien entendu — de pouvoir atteindre le soir même le but de notre voyage.

Je commençais à croire, après tout, qu'il me faudrait attendre une occasion plus favorable, et je me résignais à subir mon sort tant bien que mal, quand vers trois heures de l'après-midi, nous nous arrêtâmes à la *Hacienda de los Hermanos* pour reposer nos chevaux et prendre nous-mêmes un dîner dont nous avions grand besoin.

Là, j'appris d'un *péon* — domestique — que les Français avaient été vus la veille sur la

route de *Paso del Aguila*, et un rayon d'espérance vint relever mon esprit abattu.

Mes gardes se hâtèrent de prendre un mauvais repas composé de *tortillas* et de *frijoles* dont ils m'offrirent une part assez libérale que j'acceptai avec plaisir.

Ils avaient appris comme moi que les Français rôdaient dans les environs, et ils tenaient probablement à atteindre Santa Rosa le soir même, afin de se trouver à l'abri des attaques des éclaireurs impériaux qui battaient la campagne.

Ils ignoraient que je fusse au courant de la cause de ce départ précipité, mais comme je l'ai dit plus haut, j'en avais été informé aussitôt qu'eux.

Je désirais donc ardemment ce qu'ils paraissaient redouter : — la rencontre de quelque détachement de troupes françaises qui auraient bien pu intervertir les rôles et les faire prisonniers à leur tour en me rendant la liberté.

VI

Nous nous mîmes en route en grande hâte et je crus m'apercevoir, cette fois, que j'étais devenu l'objet d'une surveillance beaucoup

plus sévère. On avait resserré mes liens avec une sollicitude qui ne présageait rien de bon ; et il était à craindre qu'en cas d'une attaque soudaine je fusse le premier à recevoir les balles amies des Français.

Nous galopions cependant depuis une heure et nous n'avions encore rien aperçu qui pût justifier les craintes de mon escorte.

Malgré tout, j'espèrais toujours, et mon attente ne fut pas de longue durée.

Soudain, un bruit lointain de voix animées parvint à mes oreilles et mes gardes firent une halte spontanée. Ils se consultèrent à voix basse et l'un d'eux se tournant vers moi :

—Je vous avertis, dit-il, qu'au premier mouvement suspect de votre part, je vous brûle la cervelle.

Mouvement suspect ! J'aurais bien voulu pouvoir en faire de ces mouvements-là, entortillé comme je l'étais par un *lasso* en cuir qui me mordait dans les chairs.

J'aurais pu crier ; mais mes diables de *Chinacos* ne m'en laissèrent pas la chance. On me baillonna précipitamment, en m'étouffant sous les plis d'un mauvais foulard qu'on avait oublié de me confisquer, lors de ma capture sur la route de Salinas.

Je m'aperçus que mes deux Juaristes auraient voulu se voir à cent pieds sous terre, quoiqu'ils ne fussent pas encore certains de la nature des bruits qui nous arrivaient de plus en plus distincts.

Pour moi, je n'avais qu'a faire le mort,— et à me résigner, impatiemment si vous le voulez, mais c'est à peu près tout ce que je pouvais faire dans des circonstances aussi peu rassurantes. En attendant, mes Mexicains demeuraient indécis et ne savaient évidemment quel parti prendre.

Il ne restèrent pas longtemps dans l'attente.

Un éclat de rire prolongé accompagné d'un juron formidable venaient de nous apprendre à qui nous avions affaire.

Les Français s'approchaient en nombre.

Un brusque détour de la route seul les empêchaient de nous apercevoir.

Mes Mexicains ne furent pas lents à saisir la situation et à tourner bride.

Enfonçant leurs éperons aux flancs de leurs chevaux, et forçant ma monture à prendre les devants, ils partirent à fond de train, poursuivis par les troupiers français qui venaient de nous apercevoir.

Nos chevaux bondissaient et allaient comme

le vent sur la route que nous venions de parcourir.

Attaché comme je l'étais sur mon cheval qui ne sentait pas la main d'un cavalier pour le conduire et qui faisait des efforts pour me désarçonner, je fut pris d'un vertige qui me fit bientôt perdre connaissance.

J'entendis vaguement quelques coups de feu ; j'entrevis, comme dans un rêve, l'uniforme bleu-ciel des chasseurs d'Afrique qui galopaient autour de moi, et ce fut tout.

VII

Quand je revins à moi, j'étais couché au pied d'un arbre et un *tringlot* me présentait une potion que je bus avec avidité.

Après avoir apaisé la soif ardente qui me dévorait, mon premier soin fut de me tâter pour voir si j'étais bien *tout* là. Rien n'y manquait ; j'en étais quitte pour une légère blessure à la main droite. J'avais eu la jointure du médium emporté par une balle française durant la course échevelée que m'avaient fait prendre mes *amis* les *Chinacos*. Je regardai autour de moi et je vis, non sans quelque satisfaction, que mes gardiens du matin étaient mes pri-

sonniers du soir. Mes deux Juaristes étaient solidement liés aux roues d'une voiture du train qui accompagnait l'escadron des chasseurs d'Afrique à qui je devais la liberté.

J'en étais là de mes réflexions, quand un brigadier s'avança vers moi en me demandant de mes nouvelles.

Je reconnus en lui un camarade de garnison de Tampico, et il me raconta en quelques mots que son détachement était en route de Camargo à Piedras Negras, d'où il devait aller rejoindre l'expédition qui se préparait à envahir les Etats de Durango et de Chihuahua.

Je remerciai ma bonne étoile d'être tombé en aussi bonnes mains.

Huit jours plus tard, le bras droit en écharpe, et ne me sentant nullement l'envie d'aller voir Anita, en passant par Monterey, je prenais la route de Matamoros par la diligence de Laredo.

Je trouvais là la première compagnie d'infanterie de la contreguérilla, qui avait rossé d'importance, quelques jours auparavant, un bataillon de la brigade de Cortinas.

Je me présentai au capitaine commandant, qui me connaissait déjà, et qui me félicita de

la bonne tournure qu'avait prise mon escapade d'amoureux.

Je rejoignis mon escadron, qui partait pour les côtes du Pacifique, et je ne revis jamais Anita, bienque je n'aie pas encore oublié nos promenades sur la plaza de Monterey.

VIII

C'était en 1869.

Ma carrière militaire avait été brusquement terminée par l'exécution du "Cerro de las Campanas."

Après avoir visité la France avec la plupart de mes compagnons d'armes et avoir passé quelques mois à la Nouvelle-Orléans, j'avais repris le chemin du Mexique.

J'étais employé comme comptable interprète, au chemin de fer de Vera Cruz à Mexico. Cette ligne commencée depuis nombre d'années était enfin terminée sur toute sa longueur, de Vera Cruz à la capitale, et, pour célébrer cet événement, il y avait grand banquet au palais municipal d'Orizaba. Le président de la République y assistait accompagné d'un nombreux état major. Les gouverneurs des différents Etats avaient aussi

répondu à l'invitation des capitalistes anglais qui avaient conduit à bonne fin, malgré les difficultés sans nombre qu'avait engendrées la guerre civile, l'entreprise de relier Mexico au littoral du golfe par une voie ferrée.

J'assistais à la fête comme employé, et la vue de tous ces généraux de l'armée de Juarez me rappelait de bien tristes souvenirs.

Par hasard, pendant le grand bal de gala qui eut lieu pour clore les réjouissances du jour, je me trouvai placé auprès du gouverneur de l'Etat de Nuevo Leon : le général Geronimo Trevino.

Je me rappelais la figure de celui-là : c'était mon homme de Lampasas qui avait jugé à propos de m'expédier à Santa Rosa où je n'arrivai jamais, au lieu de me faire danser au bout de la branche d'un arbre, comme on en avait l'habitude en ces temps-là.

Je lui devais de la reconnaissance. Je me fis présenter par un ami, et j'entamai la conversation.

Après les compliments d'usage en pareille occasion, je lui demandai s'il se rappelait, par hasard, les circonstances de notre première entrevue, à Lampasas, en 1866.

Il se remettait ma figure et il me demanda

de vouloir bien lui rafraîchir la mémoire par un récit circonstancié des événements qui avaient marqué notre première rencontre.

Je lui redis mon histoire, et il me félicita d'avoir pu, en des temps aussi difficiles, m'en tirer avec la vie sauve.

Nous causâmes longuement, et il m'avoua que j'avais eu une chance toute particulière de ne pas l'avoir rencontré quinze jours plus tard.

Je lui en demandai la raison.

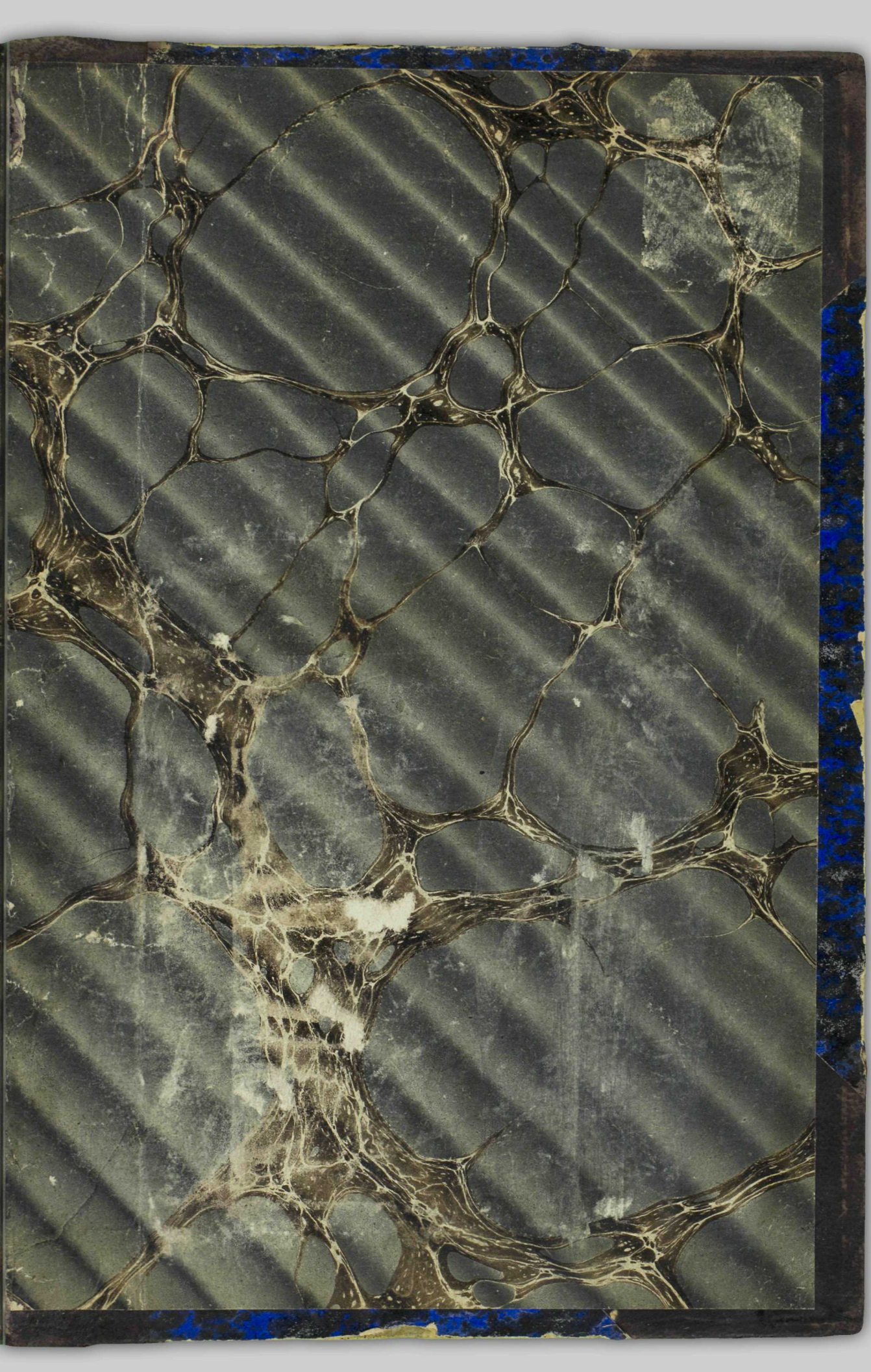
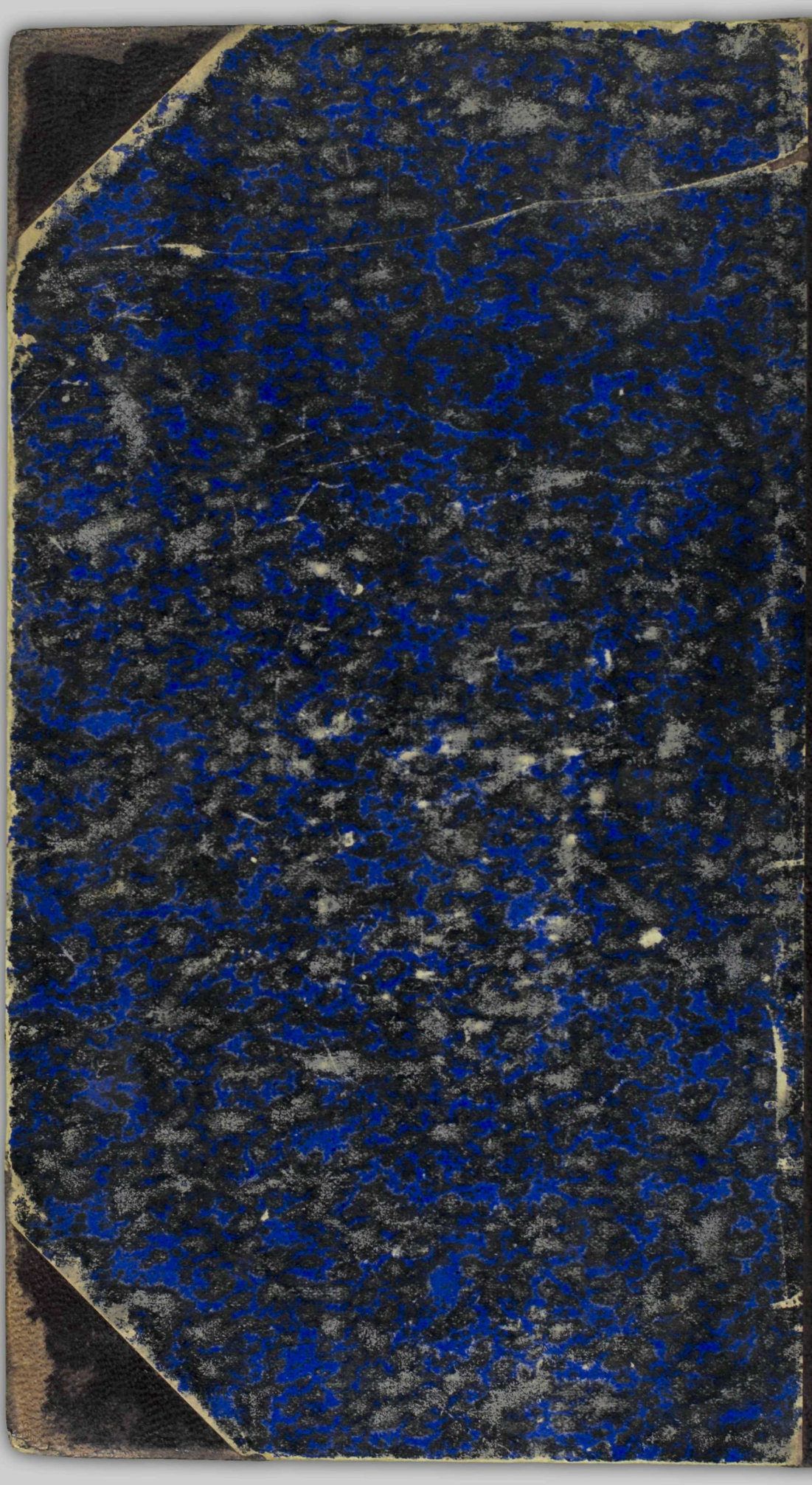
—Ma brigade quitta Lampasas, le lendemain de votre départ pour Santa Rosa, me répondit-il. Nous nous rendions à Durango avec le dessein d'attaquer le colonel Jeanningros, qui s'y trouvait en garnison avec un bataillon de la Légion étrangère. Nous attaquâmes avec des forces supérieures, et force fut au brave colonel d'évacuer la ville et de se retirer devant nos troupes. Nous avions raison de croire que nous resterions en possession du pays, au moins pour quelques jours, les troupes françaises se trouvant alors en grande partie occupées dans les Terres Chaudes. Nous avions compté sans Dupin qui rôdait dans ces parages. Deux jours après notre entrée, Jeanningros que nous croyions

en pleine déroute, revint à la charge et nous attaqua assez vivement pour me décider à détacher deux régiments de ma brigade, pour le combattre en rase campagne. Ce diable de Dupin s'était concerté avec lui, et nos soldats avaient à peine franchi les fortifications et engagé le feu contre la Légion étrangère, que deux escadrons de cavalerie et une batterie de campagne des contreguérillas, cachés dans le chapparal, se ruèrent sur notre arrière-garde. Je commandais en personne, mais mes hommes crurent aux cris poussés par les " diabolos colorados " que nous avions affaire à des forces supérieures. Une panique s'ensuivit, et nous rentrâmes pêle-mêle dans Durango, après avoir perdu cinq cents hommes tués, blessés et faits prisonniers. Le soir même, à la faveur de l'obscurité, nous fûmes forcés, à notre tour, de nous retirer devant les forces réunies de Jeanningros et de Dupin. Jugez de mon humeur. C'est ce qui me fait vous dire que si j'avais eu alors entre mes mains un homme appartenant à la contreguérilla, je lui aurais tout probablement fait passer un mauvais quart d'heure.

—En effet, répondis-je, j'ai entendu le colonel Dupin lui-même raconter les détails

de cette affaire. Mais que voulez-vous, général, malgré tous nos succès d'alors, les circonstances nous ont forcés d'abandonner l'espoir d'établir un empire sur le sol du Mexique. Espérons ensemble que l'avenir réserve à votre pays une ère de paix et de prospérité.

Le général me serra la main et me remercia de mes bons souhaits pour la République Mexicaine.

Le foule me sépara bientôt du général Trevino, et je ne l'ai jamais revu depuis ; j'ai appris seulement qu'il s'est dernièrement rallié au gouvernement de Porfirio Diaz, après avoir eu lui-même des velléités de candidature au fauteuil de président de la République.

FIN